



L'ante

della Gioia

Molise Farego



L'arte
della
Gioia

Introduction: Pages 5 à 12

Ma Joie Médiévale: Pages 13 à 34

Les Joyeuses: Pages 35 à 60

L'art de la Joie: Pages 37 à 44

Bagdam Café: Pages 45 à 52

Nine to Five: Pages 53 à 60

Ma Vie: Pages 61 à 102

Ma chère Jo, mon modèle: Pages 69 à 84

La Petite Maison dans la prairie ou mon premier étrange accès au Queer: Pages 85 à 92

La fille la plus Forte du Monde!!!: Pages 93 à 102

Joies Militantes: Pages 103 à 140

Fierté Joyeuse: Pages 109 à 136

Merci: Pages 137 à 140

Annexes: Pages 141 à 180

Quelques Biographies: Pages 143 à 172

Bibliographies: Pages 173 à 180

« Que peu à peu s'élève mon château en Espagne. Une chimère
disent-ils. Pourtant moi je l'habite et il prend de la place, dans le
temps, dans l'espace.
Et j'ai des armes aussi, dans mon fort-citadelle, ce n'est pas un
château de princesse alanguie, de conte de petite fille, d'est
une forteresse. Car les mots frappent l'air, ils heurtent et
peuvent blesser.
Des noms de Guerrières, amantes valeureuses, j'ai fait de
grandes tourelles, la vue est imprenable sur la pleine aux
géants. D'en haut, je les surveille. Je prépare mon voyage, je
repars guerroyer.
Je crains qu'en mon absence on ne vienne détruire mon
château-manuscrit. Mais je les réécrirai, mes tourelles
d'histoires, qu'on vienne donc me les prendre.
Mon âme contient tant de récits à la gloire des
amantes-chevalières que je peux rebâtir les murs de toute une
ville, et même la peupler.
On dit que je suis folle, l'édifice pas aux normes. Quel permis de
construire, quelle autorisation? Je n'ai rien demandé à
l'administration. Ils veulent tout évacuer, brûler, faire table rase.
Mais contre chacun d'eux, contre tous réunis, j'ai peut-être
raison.
« Tout est dans le panache » car il est fait de plumes, à la pointe
irriguée de l'encre des prénoms de toutes celles qui s'aimaient,
s'aiment et s'aimeront. »

Extrait de la Préface de Wendy Delorme à la réédition du
Voyage sans fin de Monique Wittig aux éditions Gallimard,
2022

Je nomme mon mémoire « *L'arte della Gioia* » en référence à une anecdote que je trouve elle-même joyeuse : je parlais du livre *L'art de la Joie* de Goliarda Sapienza (l'une de mes héroïnes dont je vais bien évidemment parler plus tard) que m'avait fait découvrir mon meilleur ami Lukas, à ma chère amie Martha, française d'origine italienne. Je lui disais combien cet ouvrage était fantastique et avait changé ma vie, et alors que je lui annonçais le titre, elle fronçait les sourcils, « quoi, l'art de la quoi..? », dubitative. Et soudain, là, au milieu des apéros et de nos verres pleins, ses yeux se sont éclairés et elle s'est esclaffée « *Ahhhhh...! L'Arte della Gioia!!!* », on en a bien ri, et depuis c'est devenu comme une petite expression ou une petite chanson jolie à dire.

J'imagine constituer mon mémoire en rassemblant des textes que j'ai écrits sur différents sujets qui selon moi portent tous plus ou moins sur une des facettes de la Joie, mon sujet.

J'espère que ce corpus apportera un peu de l'allégresse que je chérie tant à mes lecteur•ice•s.

Je suis née dans une famille de musicien•nes professionnel•les classiques et de personnes assez marginales, suffisamment en tous cas pour que dans leur giron, je traverse mon enfance sans trop avoir accès à la culture populaire propre aux années 90/2000. Mes parents m'habillaient comme une poupée des années 50, avec des gros cols à tarte, des robes à smocks brodés, et des collants en laine, comme si j'étais l'une des petites filles de la reine d'Angleterre, ce qui, je vous l'assure n'est pas le cas. Je n'avais pas conscience de l'aspect ridicule de mes tenues jusqu'au collège. Aïe, là, tout s'est compliqué... C'est d'ailleurs mon professeur principal de 6^{ème} qui, lors d'un rendez-vous avec ma mère -constamment inquiète de mes résultats scolaires et de mes capacités de réussite- lui a dit qu'il serait temps de m'habiller «normalement». Mon père étant organiste de profession, j'ai passé mon enfance, et ma mère une bonne partie de sa vie avant leur divorce, à attendre dans des tribunes d'orgues de cathédrales, basiliques, églises et conservatoires qu'il termine ses répétitions. Le répertoire de musique pour orgue est amplement composé de musique ancienne, et ainsi j'ai eu la chance de connaître certains moments de Joie pendant lesquels, après l'école, tenant sur mes genoux mon agenda et mes devoirs, nichée dans un coin de balustrades attachées à des murs de pierre d'origine médiévale, je pouvais contempler les vitraux sur une bande originale faite de musiques liturgiques anciennes et d'échos d'église.

Cette enfance particulière et privilégiée a aussi comporté son lot de souffrances quand l'adolescence est survenue : souffrance de n'être pas comme les autres, et que ces autres s'en rendant bien compte se moquent et rient de moi et de mes décalages. Oh combien je suis heureuse que cette étape de ma vie soit révolue, mais si cette période était à revivre, je crois que je serai prête à l'endurer de nouveau sur ce mode

parce que j'ai l'impression que c'est elle qui m'a endurcie et m'a permis de prêter par la suite le moins d'attention possible au regard des autres. Toutefois j'en ai gardé longtemps la sensation que quoi que je fasse je porterai en moi quelque chose de vieillot, ridicule et ringard, jusqu'à même mes premières années d'études d'art. Très vite je me suis rendue compte qu'une des choses que j'aime au-delà de tout artistiquement et vers laquelle je finis toujours par me tourner est l'art ancien, du Moyen Âge jusqu'aux débuts de la Renaissance.

Sauf que voilà, je suis une jeune femme du XXI^{ème} siècle dont on attend qu'elle crée des œuvres du XXI^{ème} siècle, et me voilà dans une école d'art contemporain, entourée de personnes qui elles, y comprennent quelque chose à l'art contemporain ou qui, de provenance et de culture tout aussi classiques que moi, ont tout de même compris les ressorts de la street-cred (street credibility) par la pop culture. Moi, je ne sais pas faire ça, et je ne veux pas faire ça non plus, mais, il n'en reste pas moins que j'ai honte de ne pas savoir faire de l'abstrait, du contemporain, du sérieux quoi ! D'abord, j'ai essayé de contemporanéiser mes productions : flouter l'image par-ci, utiliser des couleurs fluorescentes par-là. C'était nul. En fait, ce qui m'a débloquée et sauvée, c'est mon lesbianisme qui s'affirme à ce moment grâce à ma relation amoureuse avec Camille, et nos avancées mutuelles dans le féminisme. Tout s'est mis à faire sens, j'ai compris qu'il y a tout un contexte hétéropatriarcal mis en place par et pour des hommes cis blanc et hétérosexuels en école d'art et au dehors. C'est lui qui fait que, d'une part, je doute de moi, mais aussi que presque tout ce que j'aime et possède comme références culturelles est considéré comme mièvre, futile ou dépassé. Ça me fait penser à un extrait de l'ouvrage *Beauté Fatale* de Mona Chollet :

il se manifeste notamment à travers l'acquisition précoce d'une « culture du quotidien, du minuscule et du superflu », comme le relève Catherine Monnot dans son livre sur les petites filles. Nancy Huston en a donné une description au chapitre « Petites choses » de son livre-hommage à Annie Leclerc : « Une petite chose, c'est le début de la magie. C'est le secret. Le talisman. L'univers en modèle réduit qui tient, et se tient, dans le creux de la paume. » Elle cite cet extrait d'une lettre que lui avait adressé Annie Leclerc : « L'art du créateur : rendre sensibles le lointain dans le proche, le proche dans le lointain. Je me souviens de ces rêveries d'immensité auxquelles me conviaient encore, en objets-jouets miniatures, fournis et, plus évanescents que cailloux, herbes, mouches, fourmis et, plus évanescents encore, gouttes d'eau, flocons de neige. » Et Huston commente : « en quelques lignes, sa plume a réveillé pour moi l'émerveillement que j'avais moi aussi connu, enfant, à me perdre dans la contemplation d'une bille... ou à follement m'exciter devant une maison de poupées-les petites pièces, les diminutives tables et chaises, les minuscules tasses et soucoupes-, oui, tout est là : rideaux, escaliers, lampes, batterie de cuisine... Jamais je n'ai possédé une telle maison mais j'en ai vu, ah! et convoité jusqu'à la douleur... » Elle est bien consciente du haut-le-corps que susciteront ces évocations navrantes sur les grands intellectuels : « Le roman moderne doit traiter de thèmes ENORMES. LA MORT, par exemple. AUSCHWITZ. L'HORREUR. LE NON-SENS. MA BITE. LA CRUAUTÉ. Or, il va de soi que les GRANDES choses exècrent les petites. Le NON-SENS vomit même les pâquerettes et les colibris. Le NON-SENS nous occupons ici de choses tournesols et les buses. Écartez-vous, femmelettes et morpions, vous aurez affaire à MA BITE! Nous nous semble insignifiant à un homme, rendre quelconque ce qui lui semble important », disait Virginia Woolf... »

J'aime beaucoup cet extrait que je trouve aussi poétique que drôle... En plus, je l'ai lu quelques temps après que Camille m'offre pour mon anniversaire une petite vitrine, fruit de je ne sais combien d'heures de travail, qui met en scène une minuscule chambre imaginaire qu'aurait TroubaDure, mon personnage d'alter-ego. D'ailleurs, on regarde souvent ensemble des vidéos de tutoriels pour fabriquer ce genre de miniatures -annexes de maisons de poupées-. D'une part cela panse en nous ces douleurs de convoitises d'enfant dont parle Nancy Huston et que nous avons connues, mais c'est aussi extrêmement satisfaisant, comme une ASMR visuelle, de voir ces miracles d'ingéniosité qui transforment des bouchons de dentifrice en tables basses de salons miniatures.

Ma

Voie

Médiévale



Marginalia extraite d'un manuscrit de *Très Riches Heures*, vers 1400, BNF

J'ai créé mon personnage d'alter-ego, TroubaDure, pendant le 1er confinement, par amusement et auto-dérision de ma passion invétérée pour le Moyen Âge dont je ne savais que faire, ce qui m'a permis de lui donner libre cours en la légitimant par l'humour. TroubaDure est une femme lesbienne troubadour (trobaïritz) qui parcourt le monde avec sa dame, accompagnée de sa fidèle chimère-tricycle, son moyen de locomotion. Elle chante les femmes, et interprète des chansons traditionnelles, le plus souvent médiévale-renaissance, sur des fonds sonores instrumentaux servant habituellement dans le registre du Rap. Ce personnage devient aussi un pour moi un moyen de représenter un univers aux origines médiévales qui emprunte aussi au rétro-futurisme et à l'apocalypse, où seules des personnes non masculines cis et leurs compagnones monstresses sont données à voir. Mon travail autour de TroubaDure constitue en partie un travail de réécritures de textes des chansons qui dans leurs formes originales, sont la plupart

du temps extrêmement cruels, misogynes, hétérocentrés et racontent des histoires de jeunes filles enfermées. J'essaie de les réécrire afin qu'ils chantent des récits plus joyeux, et racontent d'autres histoires. Je crois que l'univers que j'essaie de déployer autour de TroubaDure est un moyen de me créer aussi des images que je n'ai jamais vraiment pu voir, des images d'héroïnes et de grandes dames qui ne soient ni sauvées par un chevalier ni l'unique Jeanne d'Arc, mais qui vivent avec et pour d'autres femmes, qui domptent des créatures femelles monstrueuses et chimériques et en font leurs amies. Depuis que j'ai entamé mon travail autour de TroubaDure, je tente de collecter des anecdotes historiques qui nourrissent mon propos et mon imagination. Elles me prouvent en même temps combien l'Histoire est tout sauf objective, tant il y a de personnes et d'amours dont ne n'ai jamais entendu parler. Je pense par exemple à Hildegarde de Bingen, une moniale bénédictine du XI^{ème} siècle qui, certes, est connue et souvent citée comme l'une des femmes médiévales célèbres, mais dont on entend beaucoup moins raconter son histoire d'amour lesbienne avec Richardise, dont elle a été brutalement séparée. Je pense aussi à Jeanne de Belleville, première femme pirate sanguinaire du XIV^e siècle, dont la devise était : "Pour ce qu'il me plect", ou à Hilegonde-Joseph, sainte Thècle, ou Eugénie-Eugène, dont j'ai appris les noms et les destins en lisant *Les Genres Fluides* de Clovis Maillet.

Mes parents m'ont appelée Héloïse en référence à la fameuse dame médiévale, dont le nom est inséparable d'Abélard. Dans l'imaginaire collectif les noms de « Abélard et Héloïse » évoquent une belle histoire d'amour médiévale : un couple qui s'aime passionnément, malgré l'opposition de leurs familles, et qui en paye le prix - Abélard se fait castrer de force, Héloïse est reléguée dans un monastère. Encore une des ces histoires d'amour dont l'intensité supposée est indubitablement liée à son caractère impossible et douloureux. En y réfléchissant bien, je me dis qu'il est curieux d'appeler son enfant du nom d'une femme qui fut enfermée, et dont l'amant

-qui au passage avait deux fois son âge - fut castré. Après avoir fait quelques recherches, j'ai trouvé un article de l'historien médiéviste Florian Besson, qui propose une autre lecture de la correspondance amoureuse entre Héloïse et Abélard. En effet, il met en lumière le fait qu'Abélard ait usé d'une position de pouvoir et d'autorité sur Héloïse, du fait de son statut d'homme, plus âgé, précepteur et savant:

« Abélard se décrit lui-même comme un prédateur sexuel, un « loup affamé » qui convoite une « tendre brebis ». Pour l'obtenir, il met en œuvre un plan assez grinçant : il emménage chez elle et réussit à convaincre son oncle d'en faire son élève. Abélard utilise alors cette position dominante pour séduire Héloïse. La pauvre est donc doublement coincée : son amant vit chez elle et prend en charge l'intégralité de son éducation. Quelques années plus tard, quand tout est découvert, Abélard persuade Héloïse de prendre le voile et de se retirer dans un couvent. Elle explique clairement qu'il ne s'agit pas de sa propre décision : « par ton ordre, j'ai pris un autre habit, afin de te montrer que tu étais le maître unique de mon cœur aussi bien que de mon corps ». Bref, Abélard décide, il choisit pour elle, la forçant à renoncer à sa position sociale et à sa vie. Et il l'abandonne pendant plusieurs années, la poussant à le supplier de lui écrire une lettre, car elle se sent « négligée et oubliée ». Héloïse en vient à adopter une rhétorique de l'auto-humiliation (assez classique dans le style des moines et des nonnes, certes, mais tout de même). La passion qu'elle éprouve pour Abélard est clairement douloureuse - elle l'appelle « unique objet de ma tristesse » - mais elle ne la remet jamais en question. En outre, ces souffrances morales se doublent d'une violence physique beaucoup plus explicite. Abélard mentionne en effet l'air de rien : « j'allais parfois jusqu'à la frapper, coups donnés par l'amour, non par l'exaspération, par la tendresse, non par la haine ». D'ailleurs, c'est comme ça qu'il est parvenu à ses fins : comme le dit Abélard lui-même, il a utilisé sa position de professeur pour « la châtier sévèrement » et a « triom-

phé par les menaces et par les coups » après avoir constaté que « les caresses étaient impuissantes ». Il le répète plus loin en écrivant à Héloïse elle-même : « tu refusais, tu résistais, mais j'ai arraché ton consentement par des coups, en profitant de ta faiblesse ». En outre, il ne s'agit pas de dire qu'Héloïse n'a pas eu des sentiments pour Abélard : ce serait là lui faire un autre type de violence, en lui arrachant l'amour qu'elle exprime explicitement dans ses écrits. »

Toute mon enfance et ma scolarité, les jours de rentrée en cours d'histoire ou de littérature, les enseignant•e•s en faisant l'appel s'arrêtaient à mon prénom pour me demander si je connaissais l'histoire d'Héloïse et Abélard. On ne m'a jamais parlé d'elle en dehors de ses liens à un homme. Aussi, je me dis que mon nom est peut-être le premier lien que j'ai de façon évidente avec l'univers médiéval, ainsi qu'avec mes convictions féministes.

Cela me semble ahurissant que tant de récits faisant pourtant partie de l'Histoire, la « grande », celle à majuscule, soient passés à la trappe volontairement, invisibilisés par une tripotée d'historiens revendiquant dans le même temps l'objectivité scientifique alors qu'ils n'ont raconté qu'une moitié de récit. Si bien qu'il reste toute l'autre moitié à retrouver et raconter, voire corriger : un travail considérable et difficile auquel s'attellent nombres d'historien•ne•s, de journalistes et de chercheur•euse•s qui m'ont ouvert les yeux tel•le•s que Titou Lecoq avec son ouvrage *Les grandes Oubliées - Pourquoi l'Histoire a effacé les femmes* paru en 2021, Clovis Maillet avec son livre *Les Genres Fluides* paru en 2020 que je cite plus haut, ou aussi des podcasteur•euse•s comme Fanny Cohen Moreau, créatrice du podcast *Passion Médiéviste*. En me penchant davantage sur le Moyen Âge, j'ai très vite découvert que cette période historique était la cible de clichés tous pires les uns que les autres, à commencer par la croyance commune qui lui attribue le massacre des sorcières, alors qu'il n'a en réalité commencé qu'à compter de la Renaissance.

Par ailleurs, au *Moyen Âge* les femmes peuvent travailler en égales des hommes, même réaliser des ouvrages qu'on associe aujourd'hui à la gence masculine cis, puisqu'elles peuvent exercer comme ouvrières sur les chantiers des cathédrales par exemple. C'est en fait en grande partie le *XIX^{ème} siècle* qui, pour assoir davantage le capitalisme hétéro-patriarcal les a reléguées aux intérieurs clos et solitaires.

Les femmes peuvent également accéder au fief s'il n'y a pas d'héritiers mâles. Dans l'*Occident médiéval*, environ un couple sur cinq n'a que des filles. Dans de nombreux systèmes de dévolution des biens, celles-ci, héritières de second rang en l'absence de progéniture mâle, ont donc pu acquérir le fief familial principal, le nom et les armes du père. Il ne faut pas non plus oublier les régences, qui sont bien la preuve qu'une femme peut accéder à un pouvoir souverain, même si c'est souvent par intérim et en attendant la majorité du fils héritier. Ainsi quand on s'intéresse un petit peu à ces sujets, on apprend très vite les noms de femmes remarquables qui ont marqué l'histoire et la politique médiévale et qui sont pourtant si rarement lisibles dans les livres d'histoire: *Blanche de Castille*, *Frédégonde* reine de *Neustrie*, *Brunehaut*, *Aliénor d'Aquitaine*, *Isabeau de Bavière*, *Anne de Bretagne*, etc... Le pouvoir des femmes se perçoit aussi au quotidien, comme en témoignent une imagerie qui prolifère à la fin du *Moyen Âge* sur des supports très variés, « drôleries » des marges de manuscrits, décors d'objets à usage domestique, fresques, etc. Les fabliaux, dans de brefs récits comiques en vers rédigés à la fin du *Moyen Âge*, ont laissé eux aussi de nombreuses traces de la contestation féminine du pouvoir masculin et des ruses déployées pour tromper le mari. En théorie comme dans la pratique, même si les femmes au *Moyen Âge* devaient être malgré tout soumises aux hommes, car elles étaient jugées inférieures à eux, un examen plus fin des sources dévoile qu'en privé, voire en public, elles ont pu revendiquer et exercer une certaine influence, et même un pouvoir manifeste. À la toute

fin du Moyen Âge, aux frémissements de l'imprimerie vers 1450, on diffuse beaucoup plus d'images, et au nord des Alpes on invente un sujet à part entière, «la puissance féminine»: des femmes dominant des hommes et même les ridiculisent, dans des scènes parfois grivoises et obscènes qui ne sont pas seulement des caricatures paillardes, mais aussi politiques.

Mais, je m'éloigne du sujet que je veux aborder: la Joie, l'aspect humoristique! Il existe énormément d'œuvres de la pop culture contemporaine du registre comique qui exploitent le Moyen Âge: la série *Kaamelott* (2005-2009), les films *Les Visiteurs* (1993), *Monty Python : Sacré Graal!* (1975), mais aussi des comptes Instagram tels que *@merry-medieval-memes*, des livres tels que *Chasseur de monstres médiévaux* de Damien Kempf (2021) et le *Codex* de Simon de Thuillières. Ce dernier, par ses illustrations, revisite avec humour dans un style médiéval et en vieux français, des films, séries, jeux vidéo mais aussi des actualités politiques comme auraient pu les voir nos aïeux•les du Moyen Âge. Il existe par ailleurs des courants de musiques aussi géniaux tant par leur inventivité que par leur drôlerie comme le «bardcore»: il s'agit de musiques qui ont fait le buzz sur YouTube pendant le confinement, médiévalisant des chansons tubes de la culture populaire contemporaine, comme *Toxic* de Britney Spears. La démarche donne aussi lieu à toutes sortes de commentaires qui sont eux aussi assez drôles. Le Moyen Âge est aussi une source d'inspiration constante dans la culture *Fantasy*. Des très grosses productions filmées et ou écrites comme *Le Seigneur des Anneaux* ou *Game of Thrones*, ont participé à faire circuler des idées fausses sur l'histoire médiévale, mais ont aussi popularisé cette période historique auprès du grand public. Ainsi, des fans développent une pratique du cosplay médiéval, j'ai découvert par exemple le super compte Instagram *@armurefemme*, qui, hyper crypto-lesbien à mon sens, publie régulièrement des photos de femmes en armure, chevalières contemporaines. Je ne suis pas une grande ga-

meuse et connaisseuse de l'univers des jeux vidéos mais je sais que c'est aussi l'un des domaines qui exploite le plus l'univers du *Moyen Âge*, tantôt crédible, tantôt complètement fantasmé comme dans le jeu *Les Sims Médiéval*, auquel je joue, bien entendu. J'y ai créé mon alter-ego Sims qui est une troubadour et celui de Camille qui est une magicienne, et évidemment je les ai fait tomber amoureuses l'une de l'autre. L'humour que je viens d'évoquer est contemporain et se nourrit du *Moyen Âge*, mais la quête de la Joie y était déjà bien présente: il suffit de lire quelques fabliaux médiévaux et d'observer attentivement les contours des pages de manuscrits enluminés où quantités de plaisanteries ont été dissimulées dans les illustrations. Elles sont souvent assez scabreuses et scatologiques: on les appelle d'ailleurs des *marginalias* car elles sont placées dans la marge à côté de textes des plus sérieux par les copistes qui ne manquaient apparemment pas d'humour.

Pourquoi donc le *Moyen Âge* rit et nous fait rire, et qu'est ce que moi j'y trouve de si loufoque et joyeux? Je pense d'abord que le rapport à la mort était absolument omniprésent ainsi que la peur de la terrible et funeste damnation. Comme vivre, ou plutôt survivre aux différentes épreuves de la vie n'était pas banal, les plaisirs et les joies devaient être exacerbés afin de mieux prendre en charge les tragédies et les côtés sombres et négatifs de l'existence. Je ne suis pas en train de dire que toutes les personnes au *Moyen Âge* passaient leur vie à se tordre de rire, non, loin de là. Mais j'ai le sentiment, peut-être très personnel, qu'il y avait un esprit général qui célébrait Dieu et l'existence avec une sincérité pure car l'anthropocentrisme de la Renaissance n'avait pas encore vu le jour. D'ailleurs j'ai appris que le *Moyen Âge* avait un rapport aux émotions très différent de celui, assez pudique qu'on connaît aujourd'hui dans la culture occidentale: il était de bon ton d'exprimer haut et fort ses émotions, qu'elles soient de l'ordre de la Joie ou de la tristesse.

Par ailleurs, dans certains récits et certaines représentations artistiques médiévales je trouve qu'on peut admirer une imagination et une créativité sans pareille (ce que j'aime appeler la loufoquerie), et qui entre en résonance de façon parfois étonnante avec notre époque. Il me semble que parfois des coïncidences heureuses arrivent dans mes recherches comme un petit signe magique provenant de je-ne-sais-où, pour me pointer du doigt l'évidence de liens entre des éléments que j'aime mais que je ne lie pas directement dans mon esprit.

Par exemple, j'adore les architectures des maisons-bulles, très développées par *Anti Lovag* avec son *Palais Bulle* à *Théoule-sur-Mer*, ou le *Laboratoire d'Interférométrie* à l'*Observatoire Astronomique* de la Côte d'Azur à *Calern*, où j'ai pu tourner certaines scènes d'un court-métrage réalisé en 2018. Ces mêmes maisons bulles inspireront en 1970 le couple franco-américain *Annette Tison* et *Talus Taylor* lorsqu'ils inventent leurs *Barbapapas*. C'est très étonnant pour moi de me rendre compte que ces architectures futuristes sont en fait déjà présentes dans des représentations médiévales, comme dans *Le Jardin des Délices* de *Jérôme Bosch*. Par ailleurs, j'ai depuis plusieurs années de la fascination pour la figure picturale du « fou », représenté souvent avec un entonnoir ou un récipient retourné en chapeau sur la tête. On peut en trouver quantité dans l'œuvre de *Jérôme Bosch* toujours, ou de *Brueghel l'Ancien* et cette représentation est liée entre autres, aux symboliques alchimiques attribuées à la casserole qui est une évocation de la nourriture, l'alimentation de l'esprit. La casserole serait une version moderne du chaudron, le creuset de la nécessaire transformation par le feu. Elle permet de passer de l'impur au pur pour rendre assimilable ce qui ne l'était pas. Aussi, lorsqu'elle est renversée, elle indique une perte de repères et de l'esprit, une folie, ou, comme je l'appelle, une loufoquerie. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'au cours de recherches, j'ai appris l'existence de la preuse *Marguerite de Beverly*. Cette chevalière de la fin du 12^{ème} siècle avait

pour frère le moine cistercien Thomas de Froidmont, qui, en restituant les aventures de sa sœur, raconte que cette dernière n'ayant pas de heaume, elle partit en croisade avec une casserole sur la tête. Je trouve cette anecdote assez poétique et ironique, car cette casserole-chapeau, en plus d'avoir une apparence burlesque assimilée à la folie, se double d'une symbolique en lien à l'oppression patriarcale : cette femme qui était supposée être aux fourneaux, s'affuble de son accessoire de cuisine pour se protéger de combats à venir face à des hommes. Une autre histoire qui m'a amusée et émerveillée et que j'ai découverte récemment dans le jeu *Black Stories, version médiévale* cadeau de mon frère Gabriel, est celle du Château de Weinsberg en Souabe, qui fut assiégé en 1140 par le roi Conrad III. Les habitant•e•s acceptèrent de se rendre, à condition que les femmes puissent sortir du château et amener tout ce qu'elles pouvaient porter. Quand le roi accepta, les femmes prirent leurs maris sur leurs épaules et les transportèrent hors de la forteresse. Les chevaliers ennemis auraient souhaité leur refuser le passage mais le roi Conrad tint parole. Ces femmes seront connues sous le nom de *Treue Weiber von Weinsberg* (les femmes fidèles de Weinsberg) et le château porte aujourd'hui le nom de *Weibertreu* (fidélité des femmes). Ce qui m'amuse moi, c'est que les femmes considérées depuis des siècles comme plus fragiles que leur pendant masculin, aient pu sauver ici la peau des fesses de leurs lourds maris à la seule force de leurs bras. Là d'un coup les voilà bien fortes ! mais plutôt que d'appeler le château *Weiberstärke* (force des femmes), l'on a choisi de les reléguer encore une fois au cliché d'une valeur supposée féminine, la fidélité.

En réalité je pense que c'est le fait qu'on se représente le Moyen Âge de façon si caricaturale et clichée qui en fait un terreau propice au rire. S'imaginer ces temps caricaturalement obscurs permet aussi de prendre du recul sur notre propre temporalité et de découvrir avec surprise voire émerveillement des réalités historiques de ces temps révolus qui

constituent en fait des événements émancipateurs tant pour le Moyen Âge que pour notre époque. Par ailleurs, je suis loin d'être seule à nourrir cette passion pour le médiéval, je la partage même avec nombre de mes paires dans le milieu artistique, je pense en raison du contexte dans lequel nous évoluons qui donne sens à ce regard en arrière: pandémie, crises sociales, recrudescence du féminisme intersectionnel, recherches de nouvelles façons de faire société, etc... Clovis Maillet et Thomas Golsenne se sont penchés sur ces questions dans leur essai *Un Moyen Âge émancipateur*, publié en 2021. C'est le fruit « d'une enquête menée dans les écoles d'art et de design francophones qui aboutit à un constat étonnant : beaucoup d'étudiant.e.s affirment que l'artisanat est l'avenir de l'art et que les sorcières détruiront le patriarcat. Tels s'approprient un imaginaire composite mêlant fantasy et moines copistes, herboristerie médiévale et communalisme. Dans le même temps, des slogans en latin sont tagués sur les murs par de jeunes révolutionnaires. Des remèdes au capitalisme pourraient-ils se trouver dans le monde qui précéda son avènement? Pour sonder cet imaginaire politique et artistique construit sur un passé lointain, Clovis Maillet et Thomas Golsenne analysent des œuvres contemporaines, des sources médiévales et la pensée de Silvia Federici et William Morris qui, chacun.e à leur endroit, proposent une vision du Moyen Âge émancipatrice. »

J'ai découvert aussi le personnage médiéval de Dame Léesce qui apparaît dans *Le Livre de Léesce* de Jehan Le Fevre, écrit vers 1380 pour prendre la défense des femmes. Ma Dame Léesce y surgit comme une personnification de la Joie qui s'adresse aux auteurs misogynes en leur opposant un catalogue de femmes vertueuses, « preuses femmes ». Elle affirme que les femmes sont plus audacieuses, courageuses et vertueuses que les hommes. Quelle découverte pour moi, qui commence à penser à la Joie comme outil militant, de découvrir que déjà pendant mon cher Moyen Âge, le féminisme avait avoir avec la Joie...



Enluminure tirée d'un manuscrit de *La Cité des Dames* de Christine de Tisic, 1405, conservé à la BNF.



ant il y a 1 an

Lady Britney of The House of Spears has never disapointed with her ballads.

5,3 k RÉPONDRE

▼ 13 RÉPONSES



Galactic Productions il y a 1 an

This is what Shakespeare was listening to when he wrote Lord of the Rings

1,1 k RÉPONDRE

▼ 22 RÉPONSES

Dakoda Barr il y a 1 an (modifié)

When the young lad you've fancied is infected with the plague.

12 k RÉPONDRE

▼ 27 RÉPONSES

📸 Capture d'écran de commentaires sur Youtube d'une reprise bardcore de la chanson *Toxic* de Britney Spears.



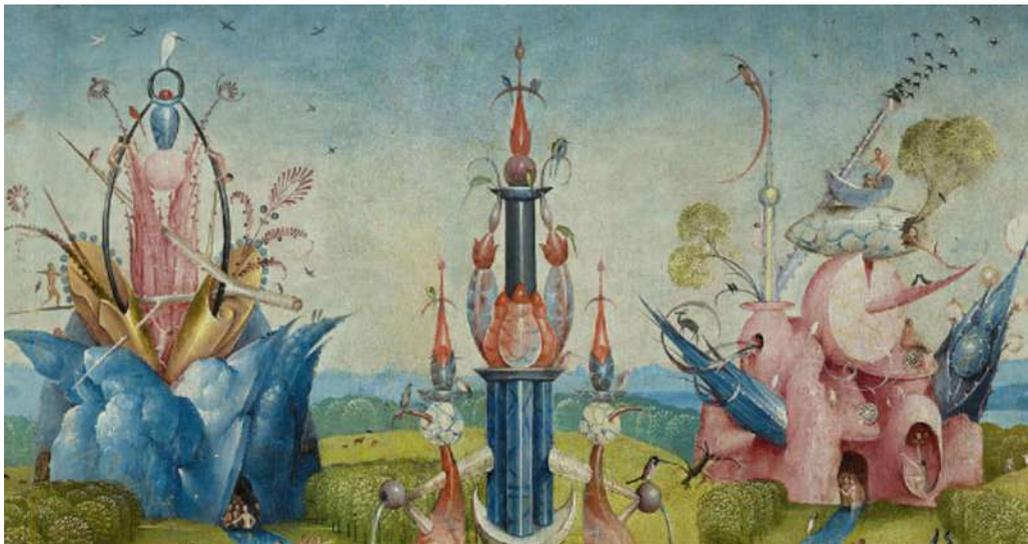
Ⓒapture d'écran d'une image publiée sur le compte Instagram [@armurefemme](#).



©apture d'écran du personnage alter-ego de Camille dans le jeu *Les Sims Médiéval*.



Marginalia extraite des *Chroniques de sire Jehan Froissart* de Jean Froissart (1337?-1410?), BNF.



Détail du *Jardin des Délices* de Jérôme Bosch, 1503-1515, Musée du Prado.

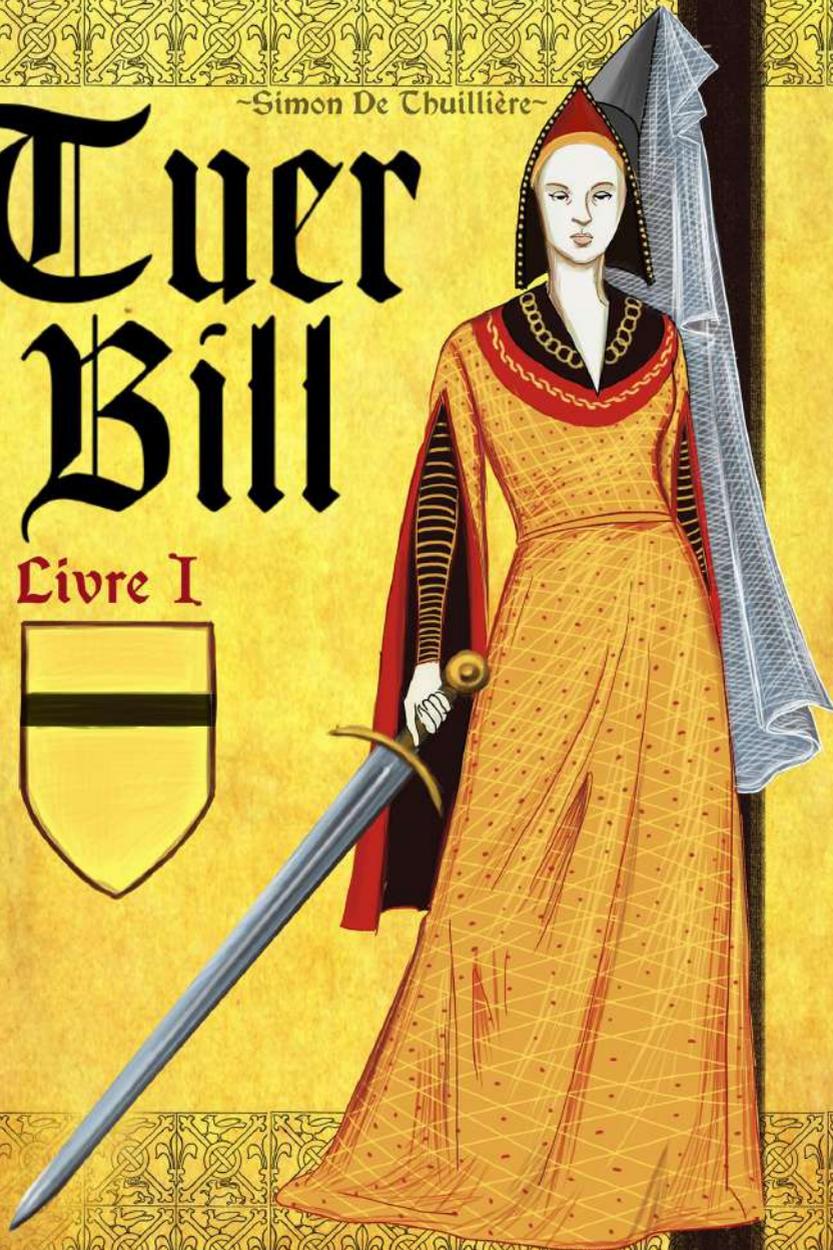


©apture d'écran d'une scène de mon film *Tricyclium*, réalisé en 2019.

~Simon De Thuillière~

Tuer Bill

Livre I



Les
Foyeuses

1.

L'art de la Joie

L'Art de la Joie (italien donc: *L'arte della gioia*) est un roman de Goliarda Sapienza, écrit entre 1967 et 1976. Le livre est resté longtemps inédit du vivant de l'autrice jusqu'à ce que la première partie soit publiée, en 1994 puis l'édition posthume complète en 1998 par les éditions *Stampa Alternativa*. Il a ensuite été diffusé plus largement après sa publication en Allemagne, en Espagne et en France. Le roman est l'histoire d'une vie, celle de Modesta: une jeune femme qui analyse le monde qui l'entoure (même étant petite) et pense beaucoup. Mélange de sensualité et d'intelligence, son caractère est façonné par l'histoire de la Sicile et par ses aventures affectives, mais elle est protégée par un talismam intérieur à toute épreuve: «l'art de la Joie». Modesta traverse l'histoire du vingtième siècle dans un milieu anarcho-socialiste. Elle est née le 1er janvier 1900 (une capricorne, comme moi) dans une maison pauvre d'un pays encore plus pauvre, mais prédestinée à rayonner bien au-delà des limites de son village et de son pays. Jeune

filles, elle est envoyée dans un couvent et, à la suite de la mort de sa protectrice mère supérieure, elle se retrouve dans un palais noble où son intelligence lui permet de s'introduire dans la maison et la famille en faisant un mariage aristocratique arrangé. Cela ne l'empêche pas de continuer à séduire les hommes et les femmes de tous milieux: un ami généreux, une mère aimante, un amant sensuel. Modesta est une femme qui transgresse toutes les règles afin de goûter au véritable plaisir spirituel, charnel et émotionnel.

Goliarda Sapienza: déjà rien que son nom est magnifique. *Sapienza*: c'est la sagesse et *Goliarda* fait penser à "Goliards" qui est le nom qu'on donnait au Moyen Âge à de jeunes étudiant·e·s hérétiques de La Sorbonne qui se moquaient des religions et écrivaient des chansons satiriques... donc son nom complet veut presque dire «sagesse de l'hérétisme». C'est vrai que toute son œuvre est une sorte de sagesse et d'allégresse de la pensée «hors courant», une célébration de l'insoumission et de la liberté. J'ai découvert Goliarda Sapienza l'été 2019 en lisant *L'Art de la Joie* sur les conseils de mon meilleur ami Lukas. Les premières pages m'ont happée, cette écriture si crue, coulante, rauque, poétique... Nombre de pages: 797; Poids: 0.585 kilos... C'est un de ces romans énormes qu'on ne peut lire que l'été, on est un peu lassé·e du désœuvrement et de la chaleur, alors on se choisit un bon gros livre qui donne un peu d'ambition dans tout ce vide soudain. Petite, je détestais les grandes vacances: l'ambiance à la maison n'était jamais bonne entre mon père dépressif et la dureté de ma mère, et puis mes parents n'avaient pas de sous donc on ne partait jamais en vacances et on faisait à la place des travaux partout pour restaurer la maison. Je me souviens même de la fois où mon père, touche à tout, a refait les canalisations des toilettes et que c'était bien handicapant parce qu'à la moindre envie il fallait vite vite se manifester pour qu'on aille soit au jardin soit à la cafétéria Casino: il fallait alors y aller en voiture et tout. Aussi quand mon père a refait la salle de bain, ma mère pour nous laver nous faisait

nous asseoir sur le plan de travail, les pieds dans l'évier et elle nous lavait comme ça au gant de toilette. Bref, quand je n'aidais pas je m'ennuyais. On n'avait pas la télévision et une fois que j'avais regardé en boucle les quelques DVD qu'on avait (je parlerai d'eux plus tard), il ne restait que la possibilité de lire. Dans notre petit jardin il y avait un grand arbre dans lequel il était facile de grimper, mon père m'avait installé une sorte de planche où je pouvais m'installer et j'allais bouquiner là, à la fois parce que c'était tout à fait charmant mais aussi parce que j'avais bien conscience de l'aspect pittoresque de la chose. Je parle de tout ça parce que je veux évoquer la sensation géniale de trouver un livre chouette qu'on ne veut plus lâcher, qui fait oublier tout le reste, la vraie vie décevante, et dont la lecture devient un mode d'existence. Voici ma top liste dans l'ordre à peu près chronologique de mes lectures marquantes: *Le petit chose* d'Alphonse Daudet (premier énorme chagrin de lecture), *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, tous les volumes d'*Harry Potter* (une obsession: les profs me confisquaient l'ouvrage dès l'entrée en classe parce qu'ils savaient que je lisais sous mon bureau). Vient plus tard tout Maupassant, ma mère avait l'intégrale, elle disait que ce n'était pas pour moi mais dès mes dix ou douze ans je le lisais en cachette, je crois que cette lecture a été mon premier éveil sensuel. Puis *Les Rougon-Macquart* de Zola, dont j'ai lu l'intégralité dans l'ordre. J'étais suffisamment fan pour me dessiner des arbres généalogiques de la famille pour essayer de bien comprendre les parentés entre chacun.e.s des personnages. Enfin, vers le lycée, ma période russe avec *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, et *Anna Karénine* de Tolstoï... Bon, on le remarque ici: que des «classiques» mais surtout QUE des hommes (à part J.K. Rowling mais elle est transphobe). Puis, j'ai rencontré l'écriture de Colette, j'ai vu aussi des photos d'elle, jeune fille, l'air insolent avec des nattes infiniment longues, ou, plus âgée dans ses costumes de cabaret, quel style! Je voulais tellement être elle mais comme ça n'était pas possible, j'ai dévoré tout ce que je pouvais. Elle a été l'une des mes premières lectures d'une voix féminine, fémi-

niste, queer, émancipatrice. Il y a quelques années aussi j'ai dévoré la tétralogie *L'Amie Prodigueuse* d'Elena Ferrante. J'ai même fini l'avant dernier volume dans un train en arrivant à Toulouse où j'avais un changement pour aller chez une amie. Je n'avais pas d'argent du tout, peut-être 5 euros maximum et ce n'était pas assez pour acheter le dernier tome, alors pendant mes deux heures de changement j'ai cherché la boutique *Gibert Joseph* de Toulouse, dans laquelle on peut vendre ses livres d'occasions, et j'y ai vendu mon avant dernier volume afin d'acheter le dernier pour le dévorer pendant le reste de mon trajet et des mes vacances.

Depuis la lecture de *L'Art de la Joie* de Goliarda Sapienza, j'ai lu tous ses livres, j'ai écouté tous les podcasts qui existent sur elle, j'ai été et suis comme obsédée, habitée par elle. En écoutant des émissions sur son écriture j'ai appris qu'elle produisait cet effet à pas mal de ses lecteur·ice·s. Son écriture est tellement complètement entremêlée à sa vie, sa personnalité, elle est l'exemple même -je la chérie pour ça aussi- qu'on ne peut pas dissocier la personne de l'artiste. Son dernier compagnon, *Angello Pellegrino* dit d'elle dans une interview: «*C'était quelqu'un de très sympathique, empathique et qui donnait de l'émotion avec un certain élément magique si l'on peut dire parce qu'elle savait faire des petits miracles laïcs.*». J'avoue fantasmer qu'on parle comme ça de moi quand je ne serai plus là. Dans toute son œuvre, ce qui apparaît clairement c'est que la Joie n'est pas le bonheur. C'est ce qui permet de prendre en charge les tragédies, les côtés sombres et négatifs de la vie. C'est une manière d'être au monde, la Joie va avec le côté sombre de l'existence, elle existe par la conscience du tragique et du désespoir. La Joie est une prise de position, elle est un effort constant pour ne pas se laisser engloutir par les forces négatives, la complaisance, le malheur. Elle est un endroit où il faut se mettre pour tenter d'être libre et de s'affranchir.



Goliarda Sapienza, ©Archivio Sapienza Pellegrino.

2.

Bagdam Café

Bagdad Café est l'un de mes films préférés. Il est sorti en 1987 et a été réalisé par le réalisateur allemand Percy Adlon, un homme cis blanc hétérosexuel qui doit en fait beaucoup de son succès à la collaboration avec sa femme, Eleonore Adlon, d'ailleurs scénariste de *Bagdad Café*. Bien que tout ce qui s'y déroule puisse potentiellement advenir dans la vraie vie, le film fait entrer dans un autre univers, une bulle de fantaisie qui pourrait être sombre mais qui ne l'est jamais puisqu'elle est habitée de plus en plus par la Joie. Il met en scène la rencontre entre deux femmes que tout semble opposer: Jasmin Münchgstettner est une touriste allemande de Rosenheim, douce, appliquée et réservée; Brenda, quant à elle, est une femme afro-américaine, excédée, aigrie, fatiguée et propriétaire du Bagdad Café. Les deux forts caractères des deux héroïnes s'expriment au début du film, séparément, contre leurs maris respectifs. C'est en silence que Jasmin va quitter son mari colérique et se perdre au milieu du désert

jusqu'à arriver au Bagdad Café, hôtel où elle logera. Le mari de Brenda quant à lui, est l'archétype du fainéant irresponsable, et les cris de sa femme le pousseront à s'en aller, la laissant seule avec ses deux enfants adolescents, un bébé et son Café. Les deux femmes trouvent le moyen de briser tout ce qui aurait pu les séparer culturellement et socialement, pour s'associer et redonner vie au Bagdad Café perdu sur une route abandonnée, si peu empruntée. Autour du motel gravite une galerie de personnages loufoques, dérangement même, mais qui finissent par devenir attachant·e·s. Le rythme est lent, la mise en scène classique, tout comme le morceau principal, entêtant et devenu célèbre: *Calling You* par Jevetta Steele, nommé aux Oscars en 1989. Les couleurs de l'image sont vives, profondes, les paysages énigmatiques, et l'ambiance générale toujours poétique et loufoque, car le récit est fait par la Joie, comme si la caméra avait chaussé des lunettes qui filmaient la réalité avec tendresse et loufoquerie. La force de ce film réside selon moi dans la sororité mise en scène, qui en est à mon sens le principal sujet. Au fil du film et des jours que Jasmin passe au Bagdad Café, une forte amitié va se façonner, grâce à laquelle elles vont toutes les deux trouver leur épanouissement et leur indépendance renforcées. Et c'est précisément ça la grande peur des systèmes patriarcaux: l'indépendance et l'épanouissement des femmes par leur relations et leur solidarité. C'est d'ailleurs ce qu'Adrienne Rich appelle «le continuum lesbien»: on met plus souvent en scène une concurrence ou une jalousie entre femmes plutôt qu'une solidarité, une amitié, une sororité voire une relation amoureuse. Et pourtant, la question des amitiés féminines est une thématique qui a intéressé les historiennes, sociologues et écrivaines dès les début des mouvements féministes. Adrienne Rich a justement été précurseuse en la matière avec son texte *La contrainte de l'hétérosexualité et l'existence lesbienne* (1980). Si nous n'avons pas l'habitude de voir l'amitié entre femmes, ou si nous ne voulons pas la voir, c'est aussi en raison de la force de «l'hétéro-réalité», comme le pointe Janice Raymond

dans son ouvrage *A Passion for Friends: Toward a Philosophy of Female Affection* (1986). Cette «hétéro-réalité», que nous vivons quotidiennement, fait que l'imaginaire collectif est amené à postuler automatiquement que des femmes qui se retrouvent ensemble sont soit seules, soit des amies mais concurrentes sur le seul marché valable: celui du mariage hétérosexuel. Mais cette amitié entre femmes est nécessaire et encore aujourd'hui un combat contre le sexisme. En prenant conscience de leur oppression commune, certaines femmes militantes se sont reconnues dans cette sororité qui a permis de contrer les effets néfastes de cette «hétéro-réalité», à savoir la haine de soi et la division des femmes entre elles. Bell Hooks en parle dans *Sororité: la solidarité politique entre les femmes* (2014): «*Quand nous nous rassemblons, il ne s'agit pas de faire semblant d'être unies: il faut au contraire reconnaître que nous sommes divisées et trouver les moyens de vaincre les peurs, les préjugés, les ressentiments, les rivalités, etc. Les femmes sont capables de s'affronter, puis de dépasser leur opposition pour arriver à se comprendre*».

En raison du mémoire j'ai revu le film que je n'avais pas vu depuis longtemps, et cette fois, il m'a paru clairement crypto-lesbien: il me semble bien que c'est de l'amour qu'il y a entre Jasmin et Brenda. D'ailleurs, lors d'une des dernières et meilleures scènes, à l'issue de leur spectacle de magie chanté pour lequel elles ont revêtu chacune le même costume queue de pie bleu ciel (référence à tout un pan de la culture lesbienne, cabaret, drag king?) elles échangent un léger baiser sur la bouche devant toute leur audience. J'ai trouvé dans le livre *Daughters of Desire: Lesbian Representations in Film* de Shameem Kabir (2016), un passage sur l'interprétation lesbienne de *Bagdad Café*. Combien j'ai été amusée et heureuse aussi, de découvrir qu'en mai 1989 à Toulouse, un café a ouvert: *Le Bagdam Cafée*, café lesbien militant. Il y a un formidable site Internet très mignonement ringard où on peut lire:

Bagdam Café), l'association offre un espace « Depuis 1989 (alors Bagdam Café), l'association offre un espace d'insoumission politique et culturelle aux modes et aux normes ambiantes. (...) Bagdam est en France un des lieux majeurs d'expression, d'initiative et d'échange des créations et de la pensée lesbienne. Et parce qu'« Il ne s'agit pas de se perdre dans l'épuisante mondialisation de la réalité des hommes » (Nicole Brossard), la non-mixité s'inscrit au cœur de la pratique de Bagdam Espace lesbien.

Fondée en décembre 1988, l'association Bagdam Café continue son existence sous le nom de Bagdam Espace lesbien, après la fermeture du café, le 1er janvier 1999. Pendant 10 ans, Bagdam Café a été le cœur de la vie lesbienne de Toulouse et de toute la région, ce qui a permis à des milliers de lesbiennes de se socialiser et de former des réseaux où inscrire leur vie – socialisation qui permet de parler aujourd'hui de «Toulouse lesbopole». Connue dans la France entière pour ses activités à la fois conviviales, culturelles et politiques, Bagdam a été le premier et l'unique café de femmes de France totalement non mixte. L'indépendance et la spécificité lesbienne de Bagdam Espace lesbien.

Les activités de l'association sont sous-tendues à la fois par la volonté d'apparaître régionalement, nationalement et internationalement et par l'ambition non seulement de transformer la vie quotidienne des lesbiennes, mais aussi d'imposer leur existence citoyenne.

En même temps que lieu militant pour la visibilité, pour «donner aux lesbiennes force et légitimité» (sans visibilité, pas de légitimité), Bagdam est aussi un lieu féministe, antiraciste, antifasciste, bref un lieu où l'on prétend participer au changement du monde. »

MARIANNE SÄGEBRECHT

JACK PALANCE

CCH POUNDER

BAGDAD CAFE

avec El Bransoulakis

un film de PERCY ADLON

Marianne Sägerecht - CCH Pounder - Jack Palance - Producteur généraliste PLP (société en association avec Pro-Int Filmproduktion et IFF) - avec Mircea Calbura - George Ardis - Dennis Fung - B. Smelevy Corrybell - Alex S. Cox - Steve Swadlow - Apollonia - Ronald Lee Sims - et Christine Scuderi - Musique Percy Adlon - Scénario Percy et Eleanor Adlon et Christopher Chubbey - Montage Bob Talbot - "Café" chanté par Ingrida Standa - Image Bernd Hoff - Montage Herbert Jentzen - Des Films Mosaïque - Directeur artistique Bernd Jentzen - Coproduction (Dubai) Warner - Régie Paris - Casting Al Steiner - Producteur Percy et Eleanor Adlon - Montage par Percy Adlon

Affiche du film *Bagdad Café* de Percy et Eleanor Adlon, 1987.

3.

Nine to Five

J'ai découvert le film *Comment se débarrasser de son patron*, ou *Nine to Five* il y a peu. C'est un film réalisé par Colin Higgins (un homme blanc cis ouvertement homosexuel et séropositif) et sorti le 19 décembre 1980 aux États-Unis. On l'a regardé avec Camille après avoir regardé la super série Netflix *Grace et Frankie*, (2015) remarquable a plein d'égards mais aussi parce qu'elle traite de la sororité entre des femmes de plus de 60 ans, et dans laquelle jouent les deux actrices Jane Fonda et Lily Tomlin, toutes les deux des icônes féministe (qui plus est: Lily Tomlin est lesbienne). Elles s'étaient déjà rencontrées 35 ans plus tôt pour le film dont je parle, *Nine to Five*, dans lequel elles forment un super trio avec la fabuleuse Dolly Parton qui chante aussi la célèbre chanson du même nom, bande originale du film. Le film est plein d'esprit, hilarant et par moment complètement loufoque, comme en témoignent les captures d'écran qui accompagnent mon texte. C'est donc l'histoire de trois femme: Judy, Violet et Doralee,

qui travaillent au service comptabilité d'une puissante entreprise et toutes trois ont des problèmes avec leur chef, un sacré connard qui est en fait leur problème: bigot, sexiste, égoïste, menteur, hypocrite. Judy, la dernière arrivée qui vient d'être embauchée a du mal à s'adapter aux réalités du secrétariat après plusieurs années de vie au foyer soldée par un divorce douloureux d'avec son mari qui a décidé de la remplacer pour une plus jeune. Violet, malgré ses nombreuses compétences, son sens de l'organisation, son extrême agilité, n'arrive pas à grimper les échelons alors qu'elle a le potentiel et l'âme d'une leadeuse. Doralee, serviable et au physique de pin-up, passe auprès de tout le bureau pour une adepte de la «promotion canapé» (concept en lui-même complément sexiste et culpabilisateur envers les femmes) alors qu'elle est mariée et d'une droiture exemplaire. Ces trois femmes n'ont initialement rien en commun si ce n'est qu'elles travaillent sous les ordres de cet odieux chef. En pur archétype du mal alpha à la virilité toxique, il humilie la première, qu'il méprise, s'approprie les excellentes idées de la seconde pour se faire valoir devant ses chefs, sans jamais lui octroyer la promotion qu'elle mérite. Quant à Doralee, il la harcèle sexuellement. Les trois femmes vont petit à petit se rendre compte qu'elles sont réunies par leur détestation de cet horrible bonhomme qui use et abuse de leur personne. Elles qui ne sont pas amies au début du film le deviennent, boivent des coups, rient, fument un pétard, chantent, leur trio crée la Joie qui leur donne l'énergie de la rébellion. Alors qu'elles rêvent de se débarrasser de ce patron ignoble, au fur et à mesure leurs gestes vont dépasser leurs pensées et elles se retrouvent à le kidnapper, séquestrer et surveiller, et vont expliquer son absence au bureau par moult prétextes... et prendre les décisions à sa place, le tout avec force rebondissements et gags cocasses. Le ton est burlesque, l'esthétique complètement dans les années 80, mais le propos, lui, est toujours d'actualité et c'est bien ça qui gêne et qui fait que le film est encore drôle...



Ⓒapture d'écran du film *Nine to Five* (1980), réalisé par Colin Higgins.

Capture d'écran du film *Nine to Five* avec de gauche à droite : Dolly Parton, Lily Tomlin, et Jane Fonda.





«Marie»

Vers mes 4 ou 5 ans, j'étais tellement imprégnée par certaines représentations de films et de livres que je regardais et qui se passaient à d'autres époques, que je fantasmais complètement de vivre ce que je voyais. Je ne trouvais rien de plus classe que les grandes chemises de nuit en coton blanc brodé, et j'en avais quelques unes mais celles qui me plaisaient le mieux étaient les plus grandes et flottantes de façon à ce que, si je marchais un peu vite dans un couloir, elles flottent comme un petit fantôme juste derrière moi. Alors, et ça faisait beaucoup rire ma soeur Clélia, je chapardais un bougeoir dans l'armoire à vaisselle de fête de ma mère et, toujours dans ma chemise de nuit blanche, je le tenais d'une main et de l'autre je protégeais la bougie pour que la flamme souvent imaginaire ne s'éteigne pas dans ma course effrénée pour faire gonfler l'arrière de ma robe nocturne. Aussi un truc classe c'était, quand je descendais ou montais un escalier, que la robe traîne sur les marches derrière moi. Comme ça demande beaucoup de tissu tout ça, parfois il fallait que j'aide le phé-

nomène alors je me baïssais en pliant les genoux pour que la robe soit plus longue... J'adorais me déguiser et ma mère, très bonne couturière -qui a cousu elle-même sa propre robe de mariée, m'offrait à mes anniversaires des robes de princesses qu'elle avait confectionnées avec soin. J'avais trouvé au magasin Emmaüs un tablier ancien, blanc, avec des broderies sur les emmanchures, qui s'enfile comme un chasuble, enfin plutôt comme une sorte de salopette et dont on peut croiser les bretelles derrière, avec sur le devant un ravissant plastron. Ce n'est pas un de ces tabliers qu'on met aujourd'hui «juste» pour faire de la pâtisserie, non non c'est un tablier qu'on porte toute la journée pour ne pas tâcher la robe qu'on porte en dessous puisqu'on en a peu. Ma mère me l'avait offert et quand j'étais à la maison je le portais tout le temps. Je dois confesser que tous ces fantasmes d'enfance ne me sont pas vraiment passé : j'ai encore des chemises de nuit en coton blanc, longues, des trucs de mémés achetés chez *Entraide et partage*, mon repaire. C'est une boutique de seconde main à Nice tenue par des petites vieilles dames toutes plus charmantes et drôles les unes que les autres. J'adore y aller, en fait plus que ça : ça m'excite, je palpète plus du cœur. Camille aussi m'a trouvé un tablier comme celui de quand j'étais petite, sauf qu'il n'est pas blanc mais bleu avec des tout petit carreaux blancs, qu'il est pour adulte et qu'il s'attache dans le dos. J'adore faire de la céramique ou toute autre activité artistique un peu craspouille parce que du coup je me sens légitime à le porter. Mais en réalité si je pouvais et que ça ne paraissait pas complètement à côté de la plaque, je m'habillerai avec plaisir comme ça quotidiennement. Une des choses qui m'a tout de suite ravie quand on s'est rencontrées avec Camille, c'est de découvrir qu'elle aussi elle avait cette passion pour les costumes d'époques et les «period drama». Je sais que je l'amuse quand je lui fais mon petit numéro de la chemise de nuit qui flotte et de la bougie mais je sais aussi qu'elle ne me comprend que trop bien. Chaque année il y a un bal costumé organisé au château de Versailles auquel il est obligatoire de se présenter costumée à la mode des XVII-XVIII^{èmes} siècles pour y rentrer. Le

billet est hors de prix et je pense qu'il y a des personnes assez gênantes qui y vont. Un DJ mixe dans la Galerie des Glaces avec des lumières rose et bleu, je trouve que c'est le comble du mauvais goût: si on se donne le mal de payer je ne sais combien pour réaliser un fantasme de bourges, qu'on nous mette au moins du Lully! Mais malgré tout, un jour on s'est promis qu'on irait, avec des tenues sublimes qu'on se sera confectionnées nous-mêmes et je sais qu'on rira.

L'histoire de mes affranchissements de jeune femme lesbienne et de ce qui entretient ma joie existe grâce à différentes personnes qui ne se rendent sans-doute pas compte de la puissance de leurs voix. Je pense par exemple à mes enseignantes, à des podcasteuses, écrivaines, autrices, artistes, amies, à mon amoureuse qui sont les premières voix de femmes, pour certaines d'une autre génération que la mienne, que j'ai entendues être féministes. Elles sont les voix qui m'ont dit ces choses encore jamais entendues et que j'aurai aimé entendre plus tôt dans mon cadre familial. Leurs pensées et leurs existences sont si précieuses et prégantes qu'elles sont comme des lunettes de vue qu'on ne veut et ne peut plus ôter après les avoir mises. Prendre conscience du pouvoir des voix, du langage et de qui parle, m'a amené à mettre un point d'honneur à choisir les voix que je veux écouter, c'est pourquoi j'essaie désormais de ne lire et de n'écouter que des femmes, ou au moins de privilégier une source féminine plutôt que masculine. Je veux maintenant me gonfler d'autant de voix féminines et non cis qu'on m'en a gavé auparavant de masculines. Dans *Le génie lesbien*, Alice Coffin souligne le fait que le monde journalistique par exemple, condamne le fait d'avoir un «regard biaisé» sur un sujet empêchant le «recul» nécessaire. Comme par hasard on n'adresse jamais le reproche de manque d'objectivité à des hommes hétérosexuels cis blancs. Plus le temps passe, et moins j'ai envie d'avoir de recul, je veux au contraire pouvoir avoir un regard complètement habité par le sujet de mes recherches. Je veux pouvoir fermer mon ordinateur et mes livres, et faire autre chose, vivre un événe-

ment quotidien qui fasse coïncider toutes sortes de questions restées sans réponses dans mes notes. Ces dernières années je me suis donc nourrie de pensées, sentiments et volontés nouvelles et émancipatrices qui m'ont fait, je le sens, m'épanouir et me renforcer. Je suis empuissantée.

Et c'est seulement récemment que je me suis rendue compte qu'en fait je portais déjà en moi les graines de mon féminisme et de mon lesbianisme. La petite moi qui aimait les bougeoirs anciens et qui aime toujours les tissus, les costumes, les maisons de poupées, le linge de maison, les accessoires de cuisine, de pâtisserie, faire à manger pour soi et les autres, que les autres se délectent en goûtant cette cuisine, les jolis torchons, les fleurs, les plantes vertes, les magasins Emmaüs, la vaisselle, les gadgets de maison, salières et poivrières, la papeterie, les cartes postales, les autocollants, les aimants, les odeurs de lessive et d'assouplissant, faire les cadeaux de Noël, emballer les cadeaux, avoir un agenda avec les adresses des gentes que j'aime, cette petite fille là que j'étais a eu comme modèles sans même que mes parents ne s'en rendent compte, des modèles d'émancipation et de Joie.

Comme je l'ai déjà mentionné, dans ma famille marginale où, par exemple, la seule musique qui passait était classique (j'ai commencé à écouter autre chose vers mes 11 ans après avoir découvert les *Beatles* : je vivais cela comme une rébellion intense alors que bon... c'est du rock anglais des années 60, j'ai fait plus méchant depuis), mes parent•e•s nous avaient fourni quelques DVD mais qu'on n'avait le droit de regarder que pendant les vacances scolaires parce que sinon ça allait « nous déconcentrer » et que « ce n'était pas assez sérieux », tout comme nos bandes-dessinées d'ailleurs, quelques *Astérix et Obélix* et *Tintin*. Ces règles complètement psychorigides - et il y en eu bien d'autres : pas le droit aux portes clés, ni aux boucles d'oreilles pendantes parce que c'est trop fantaisiste, pas le droit d'aller aux soirées d'ado auxquelles par miracle, j'ai été invitée peut-être deux fois pendant toutes

mes années de collège, plus le droit de faire certaines activités comme le patinage parce qu'elle produisaient trop de plaisir et que cela me décentrait du travail... En fait, tout ce qui avait attiré au plaisir devait se mériter durement par des bulletins de notes qui n'étaient jamais assez bons pour que j'ai quelques récompenses. Le plaisir des films était donc en soit quelque chose d'assez rare pour qu'il soit savouré et ruminé après le visionnage. Parmi nos DVD donc, trois ont retenu particulièrement mon attention: le film *Les Quatre Filles du Docteur March* (*Little Women*), la version réalisée en 1994 par Gillian Armstrong, les deux premières saisons de la série *La Petite Maison dans la prairie* (*Little House on the Prairie*)-je n'ai jamais vu la suite, produite en 1974 par la chaîne National Broadcasting Company, et la série filmée *Fifi Brindacier* (*Pippi Langstrumpf*) réalisée par Olle Hellbom et diffusée à partir de 1969 sur la chaîne suédoise SVT. Je les ai vus, revus et re-revus, si bien que je me fondais complètement dans leur histoire le soir venu dans mon lit: je rêvais de tout mon être de vivre dans ces univers. Il est important d'abord que je précise que ces trois films ont en commun d'être des adaptations d'œuvres littéraires éponymes, toutes écrites par des femmes, toutes icônes féministes. Ils ont tous pour héroïnes des personnes féminines fougueuses, libres, joyeuses, et dotées de tempérament bien trempés mais généreuses, des sortes de petites sœurs de la Modesta de *L'Art de la Joie*. Enfant, j'ai aussi lu les romans originaux des ces autrices dont, malgré leurs remarquables qualités littéraires et leurs vies engagées, je n'ai jamais entendu parler à l'école. Leurs biographies à toutes les trois, très intéressantes et touchantes, se trouvent aussi jointes à ce mémoire, car après tout «un mémoire» ça peut être aussi «une mémoire», un femmage.

1.

Ma chère To,
mon modèle

Josephine March, l'héroïne du film *Les Quatre Filles du Docteur March*, est sans aucun doute le personnage qui m'a le plus marquée. Dans le film réalisé donc en 1994 par Gillian Armstrong, adapté du roman du même nom (en anglais *Little Women*) de Louisa May Alcott, le rôle est joué par Winona Ryder, que j'ai longtemps elle-même idolâtrée. Je trouvais qu'elle était un modèle de beauté et de charisme. Je suis tellement fan de ce film, ou alors il me ramène tellement joliment à mon enfance que je le regarde encore au moins une fois par an, c'est comme un petit pèlerinage. Ce film est selon moi la meilleure adaptation qui existe, qui rend le plus fidèlement l'ambiance fougueuse et tendre du livre que j'ai ensuite lu, probablement vers mes 10 ans. Je suis aussi bien entendu allée au cinéma avec Camille en janvier 2020 quand est sortie l'adaptation par la réalisatrice Greta Gerwig. Même si j'ai été contente que cette œuvre revienne au goût du jour, je reste une fan invétérée de la première adaptation.

La grande richesse de l'œuvre, selon moi, est de faire cohabiter les destins croisés de quatre jeunes femmes aux tempéraments et aux aspirations totalement différentes. Déjà, s'intéresser aux pensées des femmes en littérature à cette époque est remarquable en soi; mais la vraie force de ce roman c'est de permettre à ces femmes de s'épanouir dans des voies différentes voire marginales en ce qui concerne Joséphine. L'action se déroule aux États-Unis, pendant la Guerre de Sécession. En l'absence de leur père Robert, pasteur nordiste engagé comme aumônier dans la guerre, ses quatre filles, issues de la classe moyenne de la société, vivent avec leur mère. Les quatre soeurs, dans l'ordre décroissant d'âges: la raisonnable Margaret (surnommée Meg), l'intrépide Joséphine (surnommée Jo), la charitable Elisabeth (surnommée Beth) et l'orgueilleuse Amy, doivent faire face aux difficultés de la vie quotidienne en ce temps de guerre en travaillant dès un jeune âge. Ce qui rend le roman trépidant, c'est son personnage principal, Josephine, la deuxième des quatre filles March qui a quinze ans au début du roman. Audacieuse, impulsive, généreuse et très courageuse, avec des manières brusques, elle a pour principal défaut d'être colérique. Elle s'entend bien avec Meg, se dispute souvent avec Amy, protège la timide Beth dont elle est très proche. Passionnée de littérature, Jo aime plus que tout lire et écrire et veut devenir autrice, elle compose d'ailleurs des pièces de théâtre dans lesquelles elle joue avec ses sœurs. Frondeuse, et rejetant le modèle de féminité caricaturale de son époque, Jo est un personnage féministe, d'ailleurs elle n'admet pas de ne pas pouvoir participer à la guerre parce qu'elle est une fille, et refuse d'envisager son futur sous l'angle du mariage ou de la dépendance à un homme. En réalité le roman est presque autobiographique, et Louisa May Alcott a décrit son propre personnage à travers celui de Jo, et en lisant sa biographie on apprend qu'elle ne s'est jamais mariée, contrairement à son personnage qu'elle a fait s'unir à un homme sous la pression des ses éditeurs. Certains moments de l'histoire sont boulever-

sants, et me font encore pleurer aujourd'hui, comme lorsque **J**o et **A**my se disputent très violemment, ou quand **J**o vend ses longs cheveux noirs pour donner de l'argent à sa famille après que son père ait été blessé à la guerre mais surtout quand sa sœur **B**eth meurt d'une maladie incurable.

J'ai été une enfant assez emportée. Jusqu'à un certain âge, je traversais des colères noires et j'ai été persuadée -viscéralement- que j'étais adoptée et n'était pas vraiment de ma famille. Je me souviens regarder dans les albums photos familiaux et me dire que les photos de ma mère à la maternité avec moi, nourrissonne, étaient des montages. Je me faisais, comme beaucoup d'enfants, des plans de fugue dans mes rêves, je listais quels doudous j'emporterai -évidemment je finissais par me dire qu'il fallait tous les emporter au cas où ils seraient vivants pour ne pas faire de jaloux. Je me voyais donc partir au petit matin, mature, pleine de dignité, mon cartable bien rempli de vivres dans le dos, et traînant un petit chariot en plastique rouge à roulettes noire et jaune, jouet de mon frère **G**abriel dans lequel j'aurai installé bien confortablement mes peluches et poupées, sans me retourner ou verser de larmes. Ah, iels verraient bien, mes parent•e•s, comme je leur manquerai plus tard dans la matinée, quand iels trouveraient mon lit vide de moi et de mes jouets. Iels regretteraient alors tout, et, le jour où je reviendrai déjà grande iels me demanderaient mon pardon pour m'avoir grondée: magnanime, je le leur accorderai.

J'étais, on l'aura compris, très dramatique en mon for intérieur, à la fois je pense parce que mon coeur d'enfant sentait les failles monstrueuses de mon cercle familial, mais aussi par un esprit romantique car j'avais tout à fait conscience de ma capacité de colère dans le désespoir, j'y voyais une forme de style. Par exemple, j'étais très impressionnée par la façon qu'avaient de sangloter les princesses **D**isney, aussi parfois, quand à l'issue d'un conflit je me retrouvais moi même à pleurer dans ma chambre, il m'est déjà arrivé d'essayer de faire

comme elles. Agenouillée près du lit, la tête rentrée dans les bras eux-mêmes sur la couette, alors il fallait beaucoup bouger les épaules pour accentuer la saccade que provoquent les sanglots... pas besoin des Cours Florent hein! Mais, ce petit spectacle n'était pas pour les autres, je n'aurai pas osé parce que j'avais conscience du côté ridicule et caricatural de la chose, c'était plus une façon de détourner ma propre attention de mes véritables chagrins. Quand j'ai appris, enfant, l'aspect autobiographique de cette œuvre, j'ai trouvé cela tellement formidable, que j'ai décidé de faire pareil. J'allais donc chercher des feuilles A4 que je pliais en deux pour avoir un carnet, je bricolais une couverture avec un autre papier coloré par exemple, que j'avais même une fois rehaussé d'une photo de moi, et je titrais sobrement *Ma vie*. Je dis une fois, parce qu'il y a eu plusieurs fois. Et oui, sitôt commencées mes autobiographies s'arrêtaient au bout de quelques pages, et quand soudain mon désir de reprendre me prenait il fallait que je recommence à zéro pour repartir sur de bonnes bases cette fois, je me le jure, plus rigoureuse! J'étais à cet âge charmant où on connaît les lettres de l'alphabet mais pas encore l'orthographe donc j'assemblais les mots phonétiquement ou plutôt n'importe comment, ce qui provoquait beaucoup d'effet d'attention et d'amusement chez les adultes. Je laissais faire, de toute façon un jour mon recueil deviendrait un film comme celui de Jo.

Tout le long des *Quatre Filles du Docteur March*, on voit grandir Jo, et à chaque fois que je me plonge dans l'histoire, sa personnalité agit sur moi comme un miroir, à la fois parce que je désire trouver ce reflet en me regardant, mais aussi parce que je sais qu'on se ressemble dans nos qualités et nos défauts, par delà mon désir de ressemblance. Jo est dans ses mauvais moments, pleine d'une colère dont elle ne sait que faire, et au fur et à mesure de l'œuvre, elle s'épanouit et fait mûrir sa colère. J'aime à me dire que ces dernières années j'ai fait de même.

Ma vie



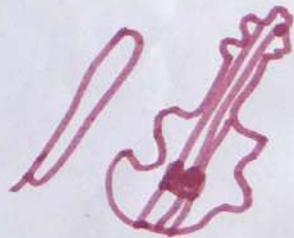
Les premières pages d'une des éditions de «*Μα Τίε*», décembre 2003.



Ma Vie se passe
en France et mon
nom ~~FAG~~ FARAgo

Hélène et ma sœur
Cécilia et moi je
joue du violon
et on aime beaucoup

la petite maison
dans la prairie



parfois j'ai des moments
d'amour parfois des
moments de tristesse
et des moments ~~(E)~~
de bonne humeur



mes paran me .

grond mes il me

grood ~~parret~~ parsee

il mem et bimsu

moi osi





I rather cr

Capture d'écran d'une scène du film *Little Women*, avec Winona Ryder (Jo) et Claire Danes (Beth), 1994.



ave violence.



Capture d'écran d'une scène du film *Little Women*, avec Winona Ryder (Jo) qui se déguise en politicien, 1994.



©apture d'écran d'une scène du film *Little Women*, 1994.

2.

La Petite Maison
dans la Prairie,
ou mon premier
étrange accès au
«Queer»

Avant toute chose, je tiens à préciser qu'en faisant mes recherches, j'ai découvert que *La Petite Maison dans la prairie*, comprend des propos racistes à l'encontre des personnes afro-américain•e•s et indien•ne•s natif•ve•s, ce dont je n'avais pas conscience lorsque j'étais enfant, mais qui n'est pas non plus si étonnant puisque l'oeuvre littéraire originale, constituée des huit tomes écrits par Laura Ingalls, retrace la vie de sa famille, des pionniers fermiers donc en fait des colons installés dans l'Ouest des États-Unis à la fin du XIX^{ème} siècle. Adaptée à l'écran en 1974, *La Petite Maison dans la prairie* est devenue en neuf saisons et 205 épisodes, une série culte dans le monde entier. Depuis 1954, le prix *Laura Ingalls Wilder*, l'autrice des romans donc, récompensait un•e auteur•ice de littérature enfantine. Le prix littéraire a été débaptisé en juin 2018 en raison de la prise de conscience du racisme de certains propos que contient l'oeuvre : l'ALSC (*l'association des bibliothèques pour enfants*) a sondé ses adhérent•e•s qui ont

choisi à la majorité de renommer le prix littéraire qui s'appelle désormais le prix de *l'Héritage littéraire pour les enfants*. Le racisme qui est présent dans l'oeuvre est le fruit du contexte dans lequel Laura Ingalls Wilder a évolué, et non pas d'une idéologie précise qu'elle aurait mis au point elle-même, comme L'ALSC l'a affirmé: «*Les livres de Mme Wilder sont le produit de sa vie, ses expériences et ses perspectives en tant que femme blanche de cette époque. Ils représentent une attitude culturelle dominante, sans être universelle, envers les indigènes et les personnes de couleur quand elle vivait et quand le prix a été créé.*»

Je choisis malgré tout d'en parler, d'une part par honnêteté parce que j'ai vraiment regardé cette série et lu certains des livres quand j'étais petite et que je trouverai cela faux de prétendre le contraire après cette mise à jour, mais aussi et surtout parce qu'elle est étrangement en lien avec ma première rencontre avec l'homosexualité.

J'ai le sentiment par ailleurs que c'est une oeuvre qui est très souvent tournée en dérision pour sa mièvrerie, sa bienpensance blanche chrétienne, absolument et indignement présente- mais malgré cela et l'omniprésence dans la série de Michael Landon dans le rôle du père à la virilité caricaturale, désespérément occupé à fendre son bois, la féminité de l'héroïne Laura Ingalls est assez hors des sentiers culculs la praline. Laura Ingalls n'aurait pas aimé que l'on retienne de son oeuvre l'image d'un musclé en bretelles. Elle a œuvré toute sa vie à s'extraire du destin de fille, mère et épouse qui lui était destiné, et a finalement réussi à devenir une autrice reconnue et acclamée. Car le quotidien du XIX^{ème} siècle est bien loin de la version édulcorée que nous donne la série télé. A côté de la lutte pour la survie qu'elle partage avec ses contemporain•e•s, Laura entreprend un combat pour faire accepter son goût pour l'indépendance dans la société puritaine où elle voit le jour en 1867. Alors que sa mère s'évertuait à lui répéter qu'une «femme bien élevée n'attire jamais l'attention sur elle», Laura

Ingalls Wilder a finalement captivé l'attention de milliers de lecteur•ice•s. En devenant couturière puis institutrice, elle acquiert une indépendance intellectuelle et peut se targuer de ramener elle aussi un salaire à la maison. Arrivée au mariage, dans le dernier tome du roman, elle poursuit son désir d'autonomie, critiquant la formule « obéir à son mari » imposée par le serment religieux. La série n'a pas grand-chose à voir avec le contenu des livres donc, qui, beaucoup plus subtils, recèlent un tas d'idées féministes et décomplexées. Il s'agit d'un manifeste des femmes maniant la hache et le lasso.

Je ne sais plus si ce sont mes parents ou certain•e•s de leurs rares ami•e•s qui m'avaient offert le coffret des deux premières saisons de la série qui sont les seules que j'ai vues. En revanche, je me souviens très bien que c'est un de leurs ami•e•s qui m'a offert les livres: Eukén Ostolaza, ténor dans les chœurs de Radio France. Je ne l'ai pas revu depuis bien 15 ans, mes parent•e•s je crois n'ont plus de contact avec lui. Je garde le souvenir d'un petit homme, très rond de corps comme de visage, d'origine basque espagnole (Euskadi), au tempérament bruyant et charismatique, si bien qu'il meut son corps épais et court avec une grâce infinie, la voix tonitruante et n'hésitant pas à jeter des vocalises par-ci par-là, aimant la bonne chair, provocateur, généreux, bref, un personnage haut en couleur, hilarant, théâtral, distrayant: joyeux. Un jour qu'il était invité par mes parent•e•s, il était venu les bras chargés de victuailles, délicieuses spécialités basques, et m'avait offert rien qu'à moi les premiers tomes de *La Petite Maison dans la prairie*. Mais pas seulement. Tout en m'expliquant avec des trémolos dans la voix combien il aimait ces livres, il avait sorti d'une boîte en carton une petite figurine en porcelaine avec des nattes rousses, un chapeau de paille et une robe à volant bleu, et me l'avait tendue « tiens c'est Laura Ingalls ». Je le trouvais formidable cet Eukén, nous discussions donc et là, il m'a annoncé soudain « tu sais il y a mon amoureux qui va arriver ». Roulement de tambour, je me souviens vraiment très pré-

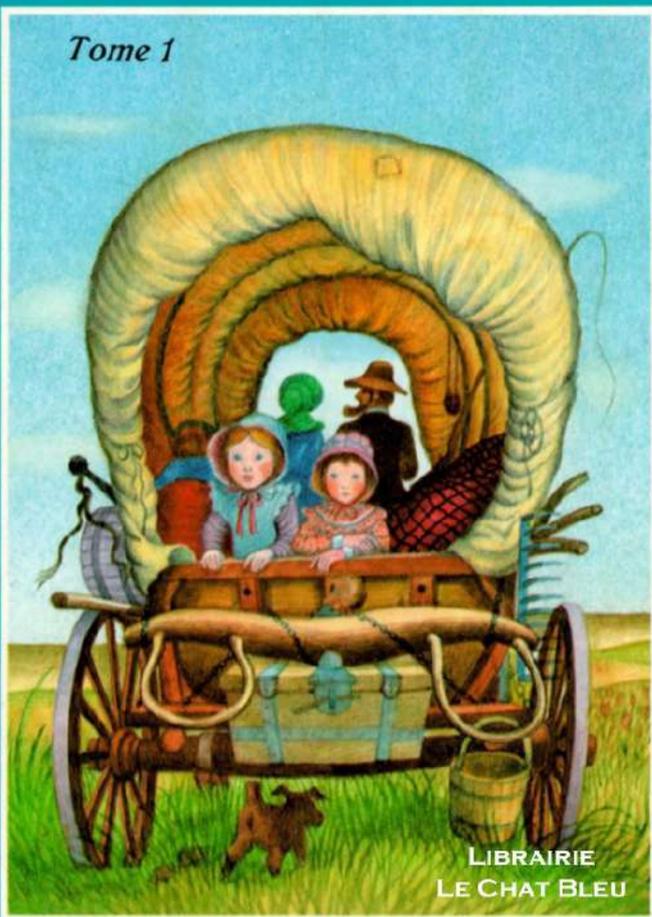
cisement de cette scène, j'ai l'impression de revoir la lumière qu'il y avait ce jour-là, de me revoir là bouche-bée, fillette de 8 ans. Je n'avais jamais entendu ça moi, j'ai ri et je lui ai répondu mais non, tu me fais une blague encore. Lui très sérieux - chose rare - non non tu sais, j'ai un amoureux, deux garçons peuvent être amoureux. Je crois qu'après je suis allée parler à mes parent•e•s, comme une enfant sans tact en criant bien fort « d'abord, Euken il a un amoureux » elleux me tapotant l'épaule ont dû me chuchoter « oui oui on en parlera plus tard », ce qu'ils n'ont jamais fait, la discussion n'a jamais commencé. Enfin, je les ai entendu dire qu'à l'adolescence cela pouvait arriver qu'on se pose la question de son orientation sexuelle, mais que ça ne voulait rien dire de toute façon. Que deux personnes du même sexe qui s'embrassent c'est quand même dégoûtant (ma mère), et je passe le pire. Alors merci Euken parce que grâce à toi j'ai au moins su alors que ça existait.

BIBLIOTHEQUE DU CHAT PERCHE

Laura Ingalls Wilder

La petite maison dans la Prairie

Tome 1



LIBRAIRIE
LE CHAT BLEU

FLAMMARION

3.

La Fille la plus
Forte du MONDE!!!

J'écris ces mots en étant en Allemagne à l'occasion de mon Erasmus et c'est en me promenant que je suis tombée sur une carte représentant Fifi Brindacier, ou plutôt Pippi Langstrumpf, que je confesse avoir oubliée depuis l'enfance. Mes parent•e•s m'avaient offert le DVD de la série en allemand dans le but de me faire progresser dans l'apprentissage de la langue. J'ai acheté la carte postale, et je me suis rappelé soudain combien cette héroïne est formidable et forte et inspirante. Pippi Langstrumpf (soit *Pippi longues chaussettes*), de son nom complet *Fifilolotte Victuaille Cataplasme Tampon Fille d'Efraïm Brindacier* (*Pippilotta Viktualia Rullgardina Krusmynta Efraïmsdotter Långstrump* en suédois) est une petite fille avec des yeux vifs et des tresses rousses qui tiennent toutes seules. Fifi vit toute seule sans parent•e•s ou adultes dans une grande maison avec un poney et un singe. Elle est douée d'une force incroyable, elle peut par exemple soulever son cheval et elle a un cœur d'or et une fantaisie sans limite.

Pour ses camarades, elle est toujours prête à se dévouer ou à inventer des jeux extraordinaires. En fait, Fifi Brindacier est une icône féministe. Libre, indépendante, puissante, elle remet en cause les rapports de pouvoir entre adultes et enfants, entre garçons et filles et elle n'est jamais victime. Lorsque son autrice Astrid Lindgren parle de Fifi, elle explique que *«la petite fille représente ma propre recherche d'une figure qui possède du pouvoir mais n'en abuse pas. Et j'insiste sur le fait que Fifi ne le fait jamais»*. De plus, elle se proclame elle-même *«la fille la plus forte du monde»*. Elle résout généralement les conflits de manière non violente et protège les autres enfants du harcèlement. Fifi a été fréquemment décrite par les critiques littéraires comme chaleureuse, pleine de compassion, gentille, futée, généreuse, joueuse, maligne jusqu'au point de surpasser les adultes dans l'art de la conversation. L'autrice et éditrice américaine Laura Hoffeld a écrit que même si *«la nature de Fifi tend vers l'égoïsme, l'ignorance et le mensonge,»* Fifi *«est simultanément généreuse, rapide et sage, et sincère envers elle-même et les autres.»* Toute son histoire est constamment fantaisiste, teintée de loufoquerie qui est certes peut-être liée à l'imagination développée à l'enfance, mais qui selon moi participe également de la force émancipatrice de cette œuvre. Je me souviens d'un passage génial : c'est la période de l'avent et Pippi veut faire des *Plätzchen*, ces petits gâteaux secs de Noël. Elle produit une quantité de pâte énorme si bien qu'elle n'a plus de place pour l'étendre sur sa table : elle lave alors le sol de sa maison et le recouvre de pâte sablée, c'est formidable !

Le constat du fait que les petites graines du féminisme et du lesbianisme (car oui, c'est bien de l'amour que je portais à ces héroïnes, je le sais maintenant) étaient déjà plantées en moi bien avant que je les fasse pleinement germer, est énorme pour moi, il me ravit. Je me rends compte que ces choses qui m'ont construite enfant, et dont j'ai tant eu honte parce qu'elles sont si souvent jugées cucul la praloché, niaiseuses,

nounouilles et tartignolles, sont en fait des oeuvres puissantes, qui parlent de liberté, de destins de filles et jeunes femmes qui ont des rêves ambitieux et repoussent à leur manière les rôles féminins imposés par la société dans laquelle elles évoluent. Elles sont aventureuses, passionnées, et comme la Quichotte de Monique Wittig, elles rendent véridiques que «*tout est dans le panache*». Elles m'ont donné le courage d'affronter mes parents durant mon adolescence qui, et cela m'amuse beaucoup, voire m'attendrit au fond, ont elleux-même fait entrer ce Cheval de Troie d'émancipation dans leur foyer. Elles m'ont donné le courage de la résilience quand ma famille dysfonctionnelle s'est disloquée de plus en plus, jusqu'à la séparation et le divorce plus que chaotique des mes parents, quand la maladie psychiatrique de mon père pas soigné a rendu insurmontable et impossible le fait de le fréquenter, quand j'ai dû leur faire à touxtes mon coming-out, dans l'appréhension de leurs réactions que j'attendais homophobes et qui l'ont parfois été. Ce constat ravive aussi ma colère parce que c'est seulement là, à 25 ans, que je me rends compte que ces modèles étaient viables et beaux, et que je les ai moi-même décrédibilisés et refoulés, parce qu'ils appartiennent à cette enfance à part et honteusement hors du temps, mais aussi poussée par la société toute entière qui les regarde d'un oeil amusé. Ce que je comprends moi, c'est que la société hétéro-partiarcale organise ce mépris des «*petites*» choses, des choses sentimentales, vieillottes, secondaires, kitsch, ce mépris aussi de la décoration, des accessoires... tout cela appartient à une culture genrée au féminin qui participe à la binarité rassurante que désire l'hétéro-patriarcat, mais permet aussi le déploiement de la misogynie et de l'homophobie. Evidement qu'elle traite ces choses avec mépris, elles se situent à l'opposé du grand bon sens, l'objectif masculin cis, machiste et hétérosexuel caractérisé entre autre par l'absence de l'expression des sentiments qui, c'est bien connu affaiblissent, rendent vulnérables. Dans sa BD *La rose la plus rouge s'épanouit*, Liv Stromquist explique comment peu à peu l'expression des sentiments et le goût de ce qu'on croit être des détails (décorations, soin de soi

et des autres, etc.) a été attribué à la gente féminine et non cis, ou relégué simplement à l'enfance. Dans *Le goût du moche*, Alice Pfeiffer donne également quelques clés pour tenter de comprendre la détestation qui existe dans les classes dominantes (masculines, blanches, bourgeoises, cis, hétérosexuelles, valides) pour ce qui est considéré comme kitsch, ringard, queer, de mauvais goût (question d'ailleurs un peu problématique puisque ce soit-disant «moche» dont elle parle est aujourd'hui complètement approprié par les classes dominantes que je viens de citer, qui par cette appropriation culturelle tentent toujours et encore de se construire une *street-cred*).

Sans tomber dans quelque chose de l'ordre de l'apologie du «syndrome de Peter Pan», je pense aussi qu'il est intéressant de se rendre compte que la société hétérosexuelle patriarcale et capitaliste participe à mettre en place un système de valeurs qui décrédibilise ce qui touche à l'enfance, en l'opposant au sérieux, grave, compliqué et important que les adultes connaissent bien. D'ailleurs, il me semble que l'on attribue souvent à des personnes qui portent en elles de la Joie quelque chose d'infantile, quand bien même elles sont tout à fait matures et responsables, comme si la Joie, la fougue, dans leur élan de sincérité étaient preuves de non-sérieux. Je pense que cette tentative de répression de la Joie est une façon de mieux exercer le contrôle sur la société et plus particulièrement sur les personnes minorisées, afin qu'elles ne s'emparent pas trop de cette Joie qui pourrait peut-être les mener à de l'émancipation. Si la Joie et la fougue se propageaient trop, sachant par ailleurs qu'elles sont gratuites et plus facilement provoquées par des «*petites*» choses que des très grosses, coûteuses, sérieuses, le capitalisme en prendrait un sacré coup (et coût!), tout comme la virilité toxique. C'est peut-être pour cela que certain•e•s auteur•ice•s utilisent la langue de l'enfance pour exprimer ce que notre langue d'adulte ne peut pas, figée comme elle est dans l'académisme rigoriste qui perpétue des relations de pouvoir. Je pense par exemple à *L'Opoponax* de Monique Wittig, publié en 1964, et que j'ai lu cette année.

C'est l'histoire d'une petite fille, de la maternelle à la fin de sa scolarité. La force du récit tient davantage dans son mode de narration : l'auteur·ice·s fait entrer les lecteur·ice·s dans le monde de l'enfance en brouillant les pistes de la situation habituelle de l'œ narrat·eur·rice, l'œquel·le s'avère tantôt interne, tantôt universel·le. L'auteur·ice·s utilise le pronom indéfini épïcène *on* comme instance narrative ce qui lui permet deux choses. D'une part, dénoncer la domination du masculin sur le féminin dans le domaine linguistique et d'autre part de donner à voir l'enfance dans son universalité. Ceci est possible car ce pronom ne marque pas le genre grammatical et est pertinent pour relater l'enfance, période où la socialisation n'est pas terminée, tout en créant un espace narratif dans lequel les catégories de genre deviennent caduques.

Carte postale



Astrid Lindgren et Inger Nilsson, qui interprète Fifi Brindacier dans la série éponyme diffusée pour la première fois en 1970.

Retranscription d'une vidéo France Culture sur le mot «GAY»

☞ À l'origine, le mot «*gay*» signifie la joie. Au XII^{ème} siècle, le mot «*gay*» en anglais vient du vieux français «*gai·e*», qui signifie joyeu·x·se, insouciant·e, heureu·x·se, ou lumineux·e, et il gardera ces significations jusqu'au XIX^{ème}.

☞ Au XVII^{ème} siècle, «*gay*» prend une connotation liée au sexe dépravé, aux plaisirs immoraux, «*être gay*» peut alors signifier être «*dépendant·e au sexe et à la débauche*».

☞ Au XIX^{ème} siècle, le mot est associé à la prostitution, on parle de «*filles de joie*» ou de «*filles gaies*».

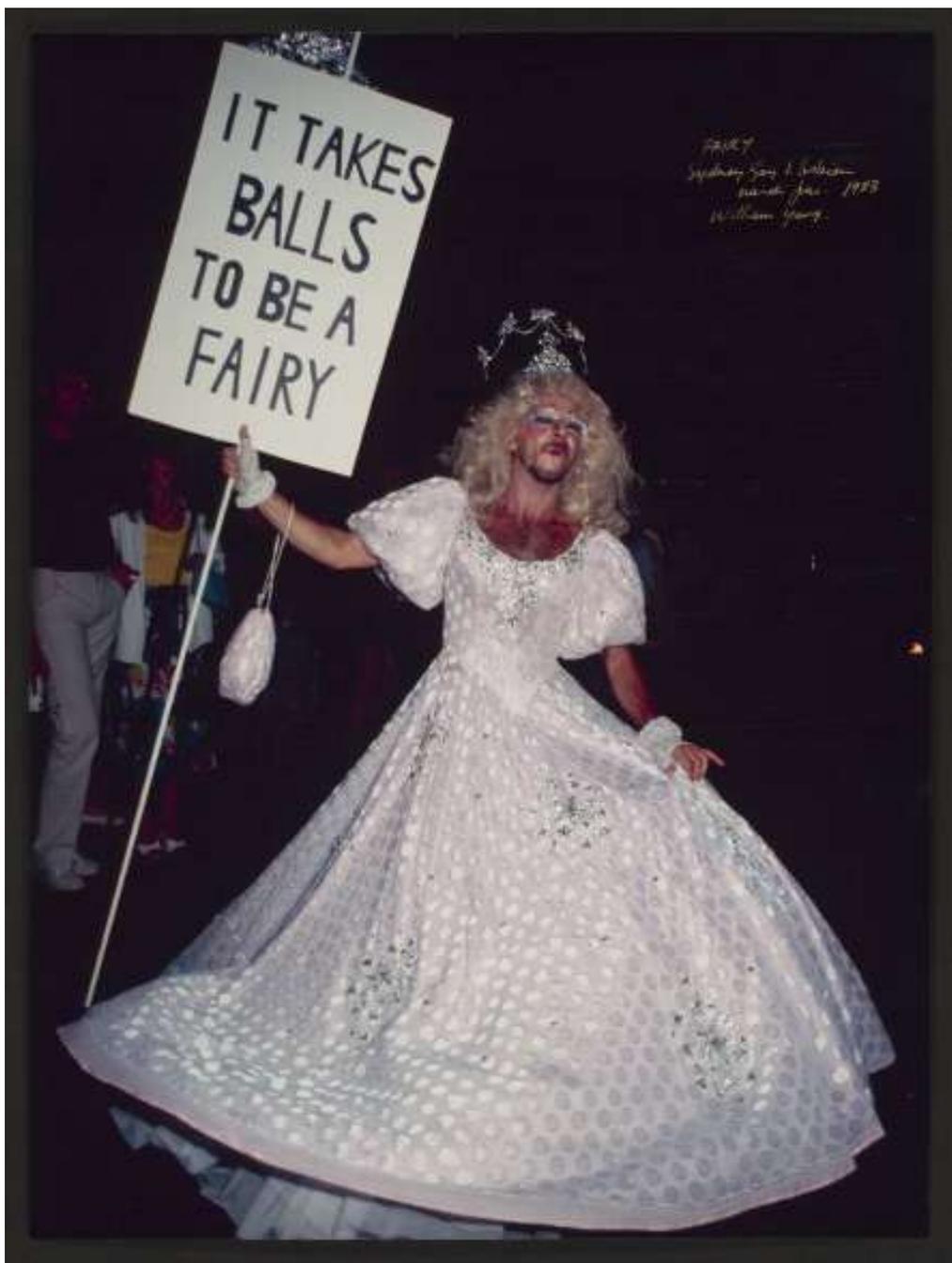
☞ Dans les années 1920, «*gay*» désigne une liberté de mœurs et une extravagance pas forcément homosexuelle, on l'utilise pour parler de modes de vie sans contrainte, et pouvant s'appliquer aux personnes féminines.

☞ Puis, vers les années 1930, aux États-Unis, les communautés homosexuelles «*fairies*» adoptent le terme «*gay*». L'usage vient des tenues extravagantes et frivoles portées par ces communautés extraverties. La polysémie du mot «*gay*» permet alors un usage codé en présence de tiers malveillant·e·s. Dans les sous-cultures urbaines, «*gay*» désigne les bars et les rues où les gens qui aiment faire la fête se retrouvent.

☞ 1940: Devenu nom commun, «*gay*» fait de plus en plus référence aux communautés homosexuelles, c'est alors une extension de sa connotation d'insouciance sexuelle dans une volonté d'ignorer les mœurs *respectables*. Le terme se restreint progressivement au monde homosexuel des classes moyennes urbaines, dans des communautés moins ostentatoires que celles des *fairies, tantes* ou *folles*. En argot, «*gay*» devient une alternative à l'insulte «*pd*» et à la spécification clinique du terme «*homosexuel*».

🍷 **Années 1970**: le terme «*gay*» va véritablement prendre l'acception qu'on lui connaît, à la faveur des émeutes de Stonewall aux États-Unis. À l'époque, l'homosexualité fait encore l'objet de discriminations inscrites dans la loi. Le 27 juin 1969, des personnes queer résistent à une descente de police anti-homo dans un bar de Manhattan, fréquenté majoritairement par des personnes afro-américaines et des portoricaines. S'ensuivront plusieurs jours d'affrontements avec la police, qu'on appellera les émeutes de Stonewall, du nom de ce bar de Christopher Street. L'événement, qui signe la sortie de l'ombre pour de nombreuses personnes homosexuelles, va constituer la référence mémorielle d'une communauté qui est en train de se constituer. Événement symbolique de la libération homosexuelle, Stonewall est surtout le point de départ d'une nouvelle forme de lutte, plus sociale et tournée vers les droits et l'égalité. Et c'est précisément à cette période que le mot «*gay*» se généralise, perdant son sens spécifique des débuts. Le terme, plus inclusif, diminue le caractère subversif traditionnellement attaché à l'homosexualité, et sert ainsi la création d'une communauté politique mieux identifiée, ne se limitant pas toujours à la seule homosexualité masculine. C'est pour commémorer Stonewall qu'a lieu l'année suivante aux États-Unis la première *Gay Pride*, appelée alors le «*Christopher Street Liberation Day*», où personnes homosexuelles et hétérosexuelles, de tous les genres, manifestent pour leurs droits. Quelques années plus tard, le principe est repris ailleurs dans le monde. En France, il faudra attendre 1977 pour qu'une première *Gay Pride* soit organisée. L'arrivée du Sida dans la décennie suivante viendra ébranler et remettre en cause cette libération homosexuelle, tout en provoquant l'apparition de nouvelles formes de militantisme, et l'installation dans le langage, de l'acronyme **LGBT(Q)A**.

🍷 **Années 2000**: Chez les jeunes urbain•es anglophones, «*gay*» devient synonyme de «*nul*», «*stupide*». Dans cet usage argotique péjoratif, le mot désigne une caricature de ce qui n'est pas considéré comme viril.



Une «Fairy», par William Yang, 1983.



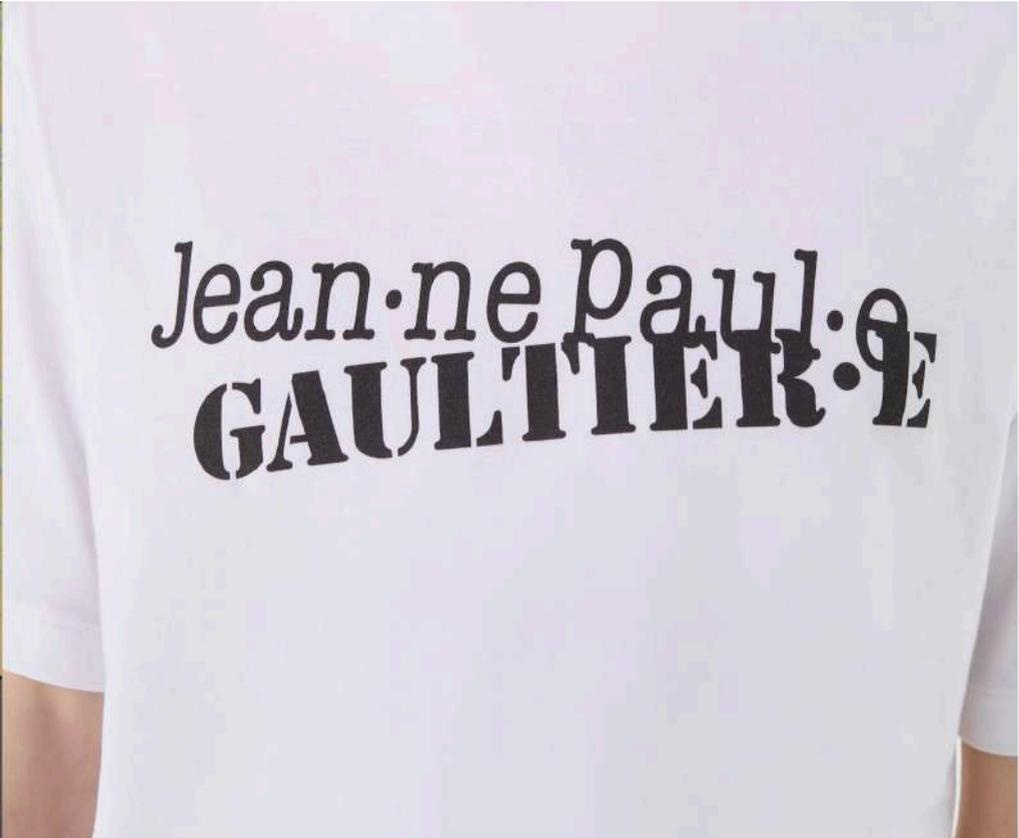
Illustration de l'esthétique *Cottagecore*.



Illustration de l'esthétique *Cottagecore*.



Illustration de l'esthétique *Cottagecore*.

A white t-shirt is shown from the chest up. The text 'Jean·ne paul·e' is printed in a black, cursive-style font. Below it, the word 'GAULTIER·E' is printed in a bold, black, all-caps, sans-serif font. The dots in the text are small and black.

Jean·ne paul·e
GAULTIER·E

T-shirt Jean Paul Gaultier en collaboration avec Roxanne Maillet et Marie-Mam Sai Bellier, 2021.



Logo de la marque *Nike* détourné en hommage à *Monique Wittig* par *Roxanne Maillet*.
(Sur la photo, le sweat est porté par l'icône féministe et lesbienne *Suzette Robichon*).



Logo de la marque *PUMA* détourné en *PMA* par la graphiste militante *Roxanne Maillet*.



Logo original, «ATOMENERGIE ? NEIN DANKE», par Anne Lund, 1975.



Logo « HETEROSEXUALITY ? NEIN DANKE », détourné de l'original de 1975 pour lutter contre l'hétéropatriarcat.



Oui,
ma fille est
lesbienne.

Face à l'intolérance, à nous de faire la différence.

Témoignages et conseils sur [QuestionSexualite.fr](https://www.QuestionSexualite.fr)

Continuons de respecter les gestes barrières. Portons un masque quand cela est nécessaire.

Oui, ma fille est lesbienne.

Campagne de santé publique du gouvernement affichée en 2021-2022.



Oui, je vis dans une société patriarcale.

« l'ausse » campagne de santé queer, réalisé par Anne Darrigrand et le studio de graphisme [@hucheloup_trillard](#)



Oui, le génie lesbien.

« l'ausse » campagne de santé queer, réalisé par Anne Darrigrand et le studio de graphisme [@hucheloup_trillard](#).



Soupière en barbotine en forme de chou.



Meryl Streep dans *La mort vous va si bien* de Robert Zemeckis, 1992.



Images du film *Put 'n a Cheerleader* de Jamie Babbit, 2000.



Image de l'album *Extase* d'Arielle Dombasle, sorti en 2002.



Mes inspirations pour la réalisation d'un bonnet en crochet par Camille.

Annexes

Quelques
Biographies

🌹 Louisa May Alcott

Louisa May Alcott est, non seulement l'auteurice du merveilleux roman *Les Quatre Filles du Docteur March*, mais aussi une pionnière féministe, abolitionniste et l'une des premières auteurices américaines à succès. Ce que je retiens particulièrement de mes recherches sur sa vie, c'est qu'elle ne s'est jamais mariée et qu'elle a gagné assez toute sa vie pour vivre et faire vivre ceux qu'elle aimait. Entre 1870 et 1880, elle a milité de façon importante pour les droits des femmes. Dans son journal en 1860 elle écrit : «*Je préfère rester vieille fille et bien mener ma barque!*»

Née le 29 novembre 1832 à Germantown en Pennsylvanie et morte le 6 mars 1888 à Boston, elle est la deuxième d'une fratrie de quatre filles. Elle écrit des contes dès son plus jeune âge et, en 1848, rédige son premier livre : *Fables de fleurs*. Le tempérament parfois violent de son père et l'incapacité de celui-ci à subvenir correctement aux besoins de sa famille donnent lieu à des conflits entre ses parents et contraignent les quatre sœurs à travailler à un jeune âge. Elle est tour à tour professeure, couturière, gouvernante, aide domestique, et écrivaine. Sa mère travaille également aux œuvres sociales auprès des immigrant•e•s irlandais•e•s. Très tôt, elle voit comment la société entrave les femmes. Elle commence à être publiée vers ses 20 ans sous pseudonymes. Sa plus jeune sœur, Elizabeth Sewall Alcott, meurt à 22 ans d'une maladie inconnue, elle perd plus tard son autre sœur cadette, l'artiste peintre Abigail May Alcott Nierikeeller et recueille alors sa fille. Abolitionniste, elle s'engage comme infirmière durant la Guerre de Sécession et contracte la fièvre typhoïde durant son service. Elle accepte de diriger un journal pour enfants et son éditeur lui demande un «livre de filles». Ce sera *Les Quatre Filles du Docteur March* (*Little Women*), paru en 1868, le plus célèbre de ses romans, mais

également l'un des premiers «*female Bildungsroman*», qui fut et reste un livre clé pour de nombreuses figures féministes telles que Simone de Beauvoir, Susan Sontag, Patti Smith ou Elena Ferrante. Ses modèles sont ses parents, ses sœurs, ses ami•e•s de Nouvelle-Angleterre et d'Europe. Elle s'est peinte fidèlement, dit-on, sous les traits de l'héroïne, Jo.

Les thèmes abordés sont les relations entre femmes, la sororité, l'ambition, l'indépendance, mais aussi les joies, drames et tendresse que de belles relations apportent.

En 1942, grâce à des recoupements effectués à travers la correspondance de l'autrice et de ses éditeurs, on découvre que Louisa May Alcott a également écrit des nouvelles de type thriller, mais toujours de façon anonyme ou sous différents pseudonymes, dont la plus connue est *A. M. Barnard*.

Choquants et violents pour l'époque, ces textes ont remporté un grand succès et ont permis à l'auteur de rembourser les dettes de sa famille. Son journal intime et sa correspondance sont également publiés.



Louisa May Alcott.

Jeanne de Belleville

Née vers 1300 à Belleville-sur-Vie, dans le Poitou (actuelle Vendée), Jeanne de Belleville grandit au sein d'une famille noble et fortunée. Ses parents sont Létice de Parthenay et Maurice IV de Montaigu, seigneur de Belleville et de Palluau et, fille unique, elle est l'héritière d'une grande fortune tirée du commerce du sel. Mariée une première fois vers l'âge de 12 ans, son mari décède quelques années plus tard. Elle épouse l'élu de son cœur, Olivier IV de Clisson, noble breton et grand commerçant, avec qui elle a cinq enfants. Devenue Jeanne de Clisson, elle intègre ainsi l'une des familles les plus importantes de la Bretagne médiévale. On époux lui laisse une grande autonomie, elle administre elle-même ses différents domaines comme Noirmoutier ou l'Île d'Yeu. Elle cherche à limiter la violence sexuelle sur ses terres en encourageant la création de bordels à Nantes.

Sa vie est bouleversée en 1643 lorsque son mari est exécuté sur ordre du roi de France, dans un contexte de conflit de succession en Bretagne et de tensions avec le roi d'Angleterre. La mort à la fois tragique et violente de son mari éprouve Jeanne de Belleville. Ivre de rage, elle se rend néanmoins à Nantes afin de montrer à ses fils, Olivier et Guillaume, le sort cruel réservé à leur père. Aux côtés de ses enfants, Jeanne de Belleville jure de se venger du roi de France et de massacrer ses partisan•e•s. Elle s'habille en homme, mobilise toute sa fortune et se destine à la guerre. Elle rallie à sa cause plusieurs seigneurs, chevaliers bretons et même des marins. Elle sait naviguer, possède une certaine autorité naturelle, mais surtout son mari était apprécié et les breton•ne•s sont indignés par cette exécution sommaire. Elle entame alors une série d'expéditions punitives contre les seigneurs bretons fidèles au roi de France. Elle pille et décime les habitant•e•s de nombreux châteaux. Le roi de France fait confisquer les

biens de Jeanne et la bannit de ses terres. Pour chaque exaction de sa part, il exécute un à un les bannerets de Jeanne. Elle choisit alors d'harceler le roi sur un autre terrain: la mer. Alors que les troupes de ce dernier arrivent sur ses terres pour assiéger son château, Jeanne s'est délestée de tous ses biens afin d'acquérir un navire qu'elle nomme *Ma vengeance*. Accompagnée de ses deux jeunes fils, elle prend la mer et rejoint les côtes britanniques. Le roi anglais, Édouard III, lui apporte son soutien et lui fournit d'autres bateaux. À leur tête, elle attaque tout navire arborant une fleur de lys. Elle aborde et pille les navires français qui ont le malheur de croiser sa route. Ces attaques font sa renommée à travers le Royaume de France, on la surnomme alors *la tigresse bretonne* ou *la lionne sanglante*.

En 1345, lassé des attaques de Jeanne, le roi de France ordonne que l'on ratisse la Manche afin d'éliminer définitivement cet élément perturbateur. Il y parvient un jour de tempête, Jeanne de Belleville se retrouve coincée par six navires du roi. Elle se résout à abandonner son équipage, et prend avec elle ses deux fils et quelques hommes à bord d'une chaloupe. Leur embarcation dérive pendant six jours, son plus jeune fils, Guillaume, meurt et elle est contrainte de jeter son corps à la mer. Ils finissent par atteindre les côtes bretonnes près de Morlaix, ville favorable au clan des Montfort. Jeanne de Belleville consacre la dernière partie de sa vie à tenter de récupérer ses biens et terres confisquées par le roi de France. Elle rencontre sire Walter de Bentley, lieutenant du roi en Bretagne et le prend pour dernier époux aux alentours de l'an 1349, ce qui lui permet de récupérer ses terres et de se voir offrir d'autres domaines. Jeanne de Belleville décède en 1359, probablement en Angleterre, en dame respectée et puissante. Toute sa vie, elle aura suivi la devise de son armoirie: *Pour ce qu'il me plect*.



Enluminure de style gothique représentant Jeanne de Belleville, par Elsa Millet, 2018



Comme il n'existe pas de représentation de Marguerite Devery, j'utilise une de mes peintures sous plastique, 2020.

☛ Marguerite de Beverly

Marguerite de Beverley, parfois appelée Marguerite de Jérusalem, était une pèlerine chrétienne et une croisée à la fin du XII^{ème} siècle en Terre Sainte. Probablement née au milieu du XII^{ème} siècle, Margaret s'est rendue en Terre Sainte au milieu des années 1180 pour un pèlerinage, mais a été prise dans les événements entourant la troisième croisade. Elle a participé au siège de Jérusalem par Saladin en 1187, a passé plusieurs mois en tant que captive asservie, puis a pris part à une autre bataille près d'Antioche en 1188. Margaret a quitté la Terre Sainte en 1191 et, après un certain temps passé à voyager en Europe, est finalement devenue religieuse au monastère cistercien de Montreuil-sous-Laon en France.

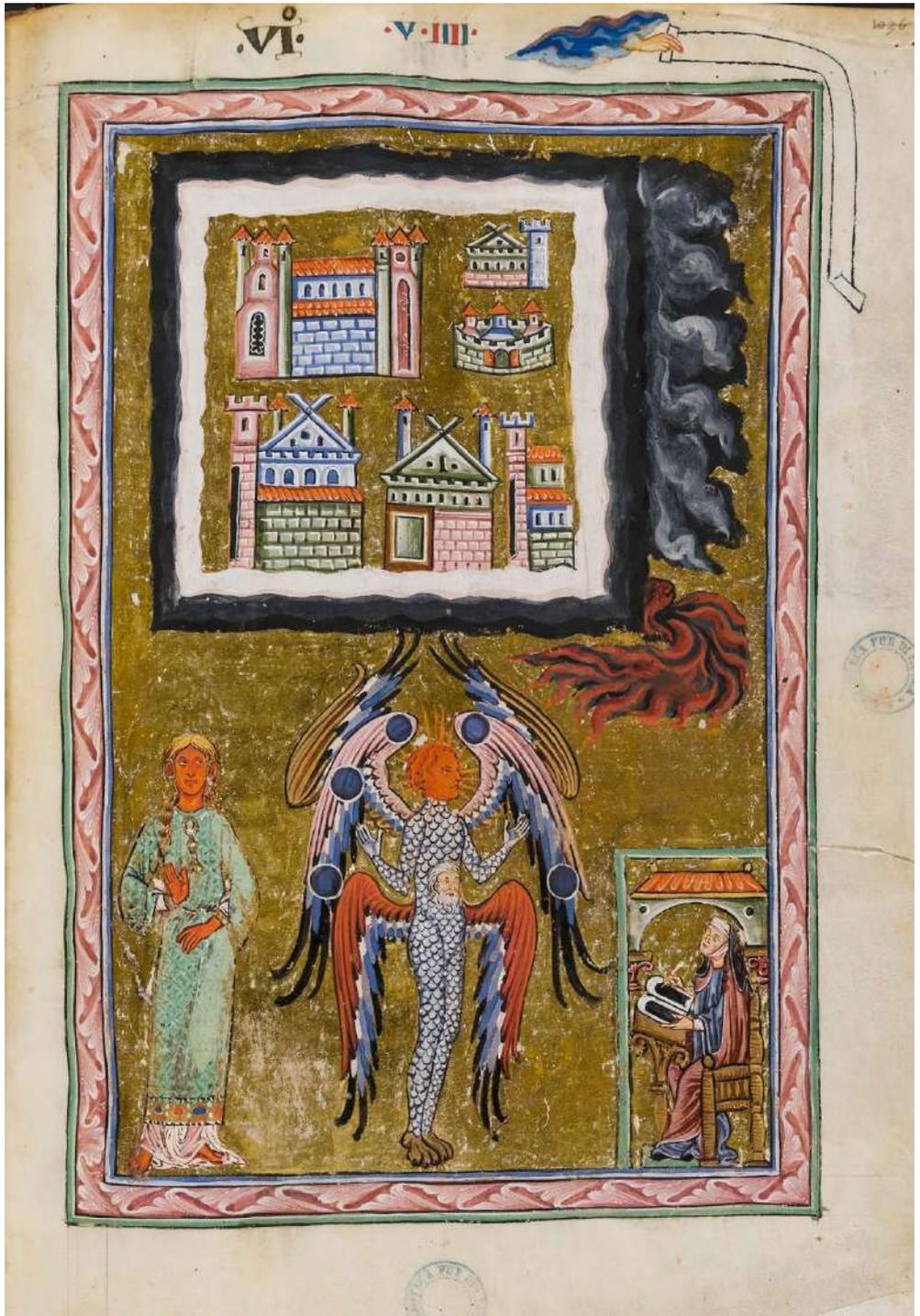
Un récit incomplet de la vie et des voyages de Margaret survit dans un livre intitulé *Hodoeporicon et percale Margarite Iherosolimitane* écrit par son jeune frère Thomas de Froidmont où il écrit en son nom: «*Je portais un pectoral comme un homme j'allais et venais sur les remparts un chaudron sur la tête en guise de casque. Bien que femme, j'avais l'apparence d'un guerrier, je portais une arme; et bien que remplie de peur, j'apprenais à cacher ma faiblesse.*»

L'histoire de Margaret est probablement le récit le mieux documenté de l'expérience d'une femme lors d'une croisade.

☩ Hildegarde de Bingen

Hildegarde naît en 1098 en Hesse rhénane en Allemagne. Dès ses 3 ans, elle a des visions divines qu'elle garde secrètes et qui l'accompagneront toute sa vie. A 8 ans elle entre au couvent où elle reçoit une solide éducation en botanique, musique, chant et pharmacologie. Au fil des années, elle développe des talents de guérisseuse et les malades viennent la consulter au couvent dont elle a pris la direction à ses 38 ans. On lui attribue plusieurs ouvrages scientifiques et poétiques, car pour elle, la médecine doit soigner l'âme et le corps. Hildegarde de Bingen compose au moins 70 chants destinés aux offices, ainsi qu'un drame liturgique. Mélange d'inspiration grégorienne et populaire, son œuvre continue à être jouée. Ses prouesses ne s'arrêtent pas là. Hildegarde de Bingen invente une langue qui lui est propre et qui lui aurait été transmise dans une vision. On ne sait pas exactement comment elle utilisait ce langage dont il reste un glossaire composé de 1 011 mots. Femme de pouvoir, elle entretient des correspondances avec les plus grands de son temps : archevêques, papes, rois, empereurs. Elle est une icône spirituelle pour ses contemporains et on lui attribue plusieurs miracles. Pourtant très populaire, on lui refuse une canonisation car elle a permis l'enterrement d'un jeune homme ayant commis un crime dans son monastère. Elle s'attire alors l'opprobre du clergé et son abbaye est frappée d'interdit pendant plusieurs années. Dans les années 1980 en Allemagne, un regain d'intérêt pour le personnage fait apparaître son nom sur des recettes, des tisanes, des remèdes... En 2012 l'Église la reconnaît comme sainte.

Hildegarde de Bingen a aussi été adoptée comme « sainte **LGBT** » par certaines personnes de la communauté gay, qui s'appuient sur sa correspondance d'ordre amoureux avec la nonne Richardis de Stade.



« Vision 4 » du *Livre des Œuvres Divines*, Hildegard von Bingen, Biblioteca Statale (Italie), 1230.



Colette, 1915 ©BELGA

Colette

Colette, de son vrai nom Sidonie-Gabrielle Colette est née le 28 janvier 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye. Après une enfance heureuse, la future romancière est encore adolescente lorsqu'elle rencontre celui qui deviendra son premier mari: Henry Gauthier-Villars, mieux connu sous son pseudonyme de Willy. Willy introduit Colette dans les cercles mondains et littéraires de la capitale, où sa beauté et son esprit font merveille. Il l'incite à écrire ses souvenirs d'école, *Claudine à l'école* (1900), qui paraissent sous la signature de Willy. Le texte rencontre un tel succès qu'il engendre une suite en trois volumes, toujours signée Willy, et qui remporta un grand succès. Plus tard, le public découvrira que l'auteur essentiel de la tétralogie n'est autre que Colette. Après treize ans de vie commune, elle se sépare de Willy et se libère de l'emprise de ce mari toxique. Elle s'accomplit pleinement dans sa vie de femme et d'artiste et se fait actrice dans des pantomimes qui font scandale. Elle se met quelques temps en couple avec une femme célèbre lesbienne, Mathilde de Morny, surnommée «Missy». Remariée en 1912 avec Henri de Jouvenel, qui lui donnera une fille, Bel Gazou, Colette entre au *Matin* et continue à écrire. En 1945, Colette est élue à l'unanimité à l'académie Goncourt, dont elle devient présidente en 1949. Elle meurt le 3 août 1954 à Paris.

Une attention de plus en plus précise à la justesse des mots, notamment lorsqu'ils sont chargés d'exprimer l'effusion dans la nature, une sensualité librement épanouie pour revendiquer les droits de la chair sur l'esprit et ceux de la femme sur l'homme, voilà quelles sont les lignes de force de cette écriture unique. Malgré sa réputation sulfureuse et le refus, par l'Église catholique, des obsèques religieuses, Colette est la seule femme à avoir eu droit à des funérailles nationales. Elle est enterrée au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

☛ Héloïse, Abbessse du Paraclet

Héloïse, née vers 1092 et morte le 16 mai 1164, est une intellectuelle du Moyen Âge, première abbessse du Paraclet et épouse d'Abélard. Chantre de l'amour libre, elle est la deuxième femme de lettres d'Occident dont le nom soit resté et la première autrice à affirmer et définir la spécificité du désir féminin. Il ne reste de ses poèmes qu'une incertaine oraison funèbre et rien de sa musique ni des chansons de sa jeunesse que reprenaient les goliards. Le peu de ses lettres qui a été recueilli constitue en revanche un « monument » fondateur de la littérature française, célébré comme tel dès la fin du XII^{ème} siècle. Plus passionnée et érudite qu'érotique, cette correspondance est l'archétype latin du roman d'éducation sentimentale et un modèle du genre épistolaire classique. Phénomène social du Moyen Âge central « renaissant », Héloïse inaugure avec Abélard la mode du couple de célébrités, amplement mis en scène par celui-ci dans son autobiographie à succès, *Histoire de mes malheurs*. Sa vie, des plus romanesques, en a fait la figure mythique de la passion amoureuse, outrepassant le modèle de l'amour courtois élaboré à la même époque sous les traits de Tristan et Iseult.

Derrière l'histoire d'amour fatale, Héloïse est remarquable avant même sa rencontre avec Abélard, pour avoir été la première femme à suivre l'enseignement des arts libéraux. Ses ouvrages témoignent d'une tentative de définir pour les femmes un statut clérical leur donnant accès à l'éducation. Soutenue par la cour de Champagne en rivalité depuis deux siècles avec les Capétiens, Héloïse réalise ce projet en fondant le *Paraclet*, premier ordre monastique doté d'une règle spécifiquement féminine. La réforme grégorienne s'emploiera à ce que ce modèle ne lui survive pas et que les religieuses ne deviennent plus des femmes savantes.





Laura Ingalls Wilder.

Laura Ingalls

Laura Ingalls Wilder, née le 7 février 1867 à Pepin dans le Wisconsin et morte le 10 février 1957 à Mansfield dans le Missouri, est une femme de lettres américaine, autrice de la série de romans pour enfants *La Petite Maison dans la prairie*, inspirée par sa propre enfance au sein d'une famille de pionniers américains à la fin du xix^e siècle. Le succès de cette série de romans a assuré une vie confortable à l'autrice pour ses dernières années et a donné lieu à plusieurs adaptations télévisées, dont la première a été la série américaine éponyme, dans laquelle l'actrice Melissa Gilbert jouait le rôle de Laura. Fille de Charles et de Caroline Ingalls, Laura Elizabeth Ingalls est la deuxième de leurs cinq enfants : Mary, Laura, Carrie, Freddy et Grace. Bien qu'étant une élève intelligente et brillante, son éducation fut sporadique étant donné que sa famille déménagea de nombreuses fois à travers le Midwest et vivait souvent dans des endroits isolés où il n'y avait pas encore d'école. Laura a travaillé comme couturière pour aider financièrement ses parents puis elle est devenue institutrice à l'âge de seize ans et fut engagée à la *Bouchie School*.

Après trois ans de fiançailles, Laura a épousé le frère de son ancienne institutrice, le fermier Almanzo Wilder, le 25 août 1885. Elle dut arrêter son métier, car à son époque, les femmes mariées n'étaient pas autorisées à enseigner. Leur fille, Rose, naît le 5 décembre 1886, suivie d'un fils, mort rapidement après sa naissance. Cet événement tragique fut le premier d'une série, puisque Almanzo, atteint de la diphtérie, resta partiellement paralysé aux jambes et eut besoin d'une canne jusqu'à la fin de ses jours. Puis leur maison et leur grange furent détruites par le feu. Et enfin, plusieurs années de sécheresse les laissèrent endettés. Atteints par la maladie et par conséquent incapables de gagner leur vie, les Wilder restèrent une année chez les parents d'Almanzo.

En 1894, ils se fixèrent définitivement à Mansfield, dans le Missouri. Ils y achetèrent une parcelle de terre où ils construisirent une maison, qu'ils appelèrent la *Rocky Ridge Farm*, où Laura et Almanzo finirent leur existence. Ils y élevèrent de la volaille et y cultivèrent des fruits.

Laura commença à écrire des articles pour le *Missouri Ruralist*, ainsi que pour d'autres magazines. Sa fille, Rose, l'encouragea alors à écrire ses mémoires. Elle rédigea ainsi son autobiographie en 1930 et l'intitula *Pioneer Girl*. Elle ne trouva pas d'éditeur, le récit était trouvé trop dur. Elle la réécrivit donc en partie et la publia sous le titre de *La Petite Maison dans les grands bois*. Le livre rencontra un succès immédiat, ce qui encouragea Laura à écrire la suite de ses aventures et de celles de sa famille. Almanzo mourut le 23 octobre 1949 à Mansfield, à l'âge de 92 ans. Laura s'éteignit pendant son sommeil le 10 février 1957 à la *Rocky Ridge Farm*. Elle avait alors 90 ans et trois jours.

☛ Astrid Lindgren

Féministe dès les années 20, pacifiste en 1940, écolo militante dans les années 60, et toujours pionnière de l'éducation libre, Astrid Lindgren a souvent eu une longueur d'avance.

Elle est née le 14 novembre 1907, dans une petite ville du sud-est de la Suède, et est élevée dans une ferme près de Vimmerby. Son enfance est très heureuse, elle joue avec ses frères et sœurs, et travaille à la ferme aux côtés de femmes de chambre, d'ouvriers agricoles et de travailleurs temporaires. Les histoires faisaient également partie intégrante de son enfance; elle a écouté son premier conte à l'âge de quatre ans lorsque la fille d'un ouvrier agricole lui a lu *Le géant Bam-Bam et la fée Viribunda*. Rebelle à l'adolescence, elle est devenue la première fille de la ville à se couper les cheveux courts à la garçonne, et tombe enceinte à 17 ans. Elle part au Danemark pour cacher sa grossesse. Elle y met au monde son fils Lars et l'y laisse en famille d'accueil. Mais elle prend sa vie en main, avec détermination: travailler et être autonome est pour elle une évidence. Plus tard, en 1928, elle rencontre son futur mari. Pendant tout ce temps, elle est restée en contact avec son enfant. Son mari a adopté son fils et iels l'ont fait venir grandir dans leur foyer, puis iels ont eu une fille.

C'est pour elle qu'Astrid invente une histoire d'enfant libre et indépendante. *Fifi Brindacier* (*Pippi Langstrump*) est née, et deviendra rapidement un livre, dès 1945, grâce au soutien d'une amie éditrice qui a tout compris, avant tout le monde. Si la plupart des adultes, éducateur•ice•s entre autres, font la moue, les lecteur•ice•s enfants comprennent immédiatement que ce livre est fait pour eux, et le succès est immédiat. Il faut dire que, loin des conventions et des usages qui assignaient une place réduite à l'enfant dans la société de l'époque, Astrid Lindgren met en scène une fille libre, espiègle

et impertinente, qui a une force sans limite et vit seule avec son singe et son cheval, loin des adultes et de leurs préjugés bourgeois. Beaucoup d'autres livres suivront, dans cette veine d'émancipation et de respect de l'enfant.

Tout aussi consciente de ses devoirs civiques, elle a écrit *Pomperipossa in Monismania* pour protester contre le taux marginal d'imposition à payer en 1976. Le débat qui a suivi a entraîné la perte du mandat des sociaux-démocrates. Elle s'est également engagée pour les droits des enfants ainsi que ceux des animaux.

Astrid Lindgren a reçu de son vivant de nombreux prix, et il existe depuis 2002 le *Prix Astrid Lindgren* pour la littérature-jeunesse, qui est l'un des plus prestigieux au monde. Elle est décédée le 28 janvier 2002 à son domicile de Stockholm. L'astéroïde 3204 Lindgren, découvert en 1978, porte son nom, et une sculpture nommée *Källa Astrid* se trouve maintenant près de sa maison d'enfance, à l'endroit où elle a entendu pour la première fois un conte de fées.



Astrid Lindgren.



Goliarda Sapeinza.

❖ Goliarda Sapienza

Anarchiste, résistante, féministe, bisexuelle, elle a écrit un chef-d'oeuvre du XX^{ème} siècle: *L'Art de la Joie*. Goliarda Sapienza se définit elle-même comme une religieuse marxiste défroquée. Prison, internements psychiatriques, suicides manqués, elle passe sa vie à transgresser, toucher le fond puis renaître. Marginale, subversive, elle n'entrera au panthéon littéraire qu'après sa mort.

Nathalie Castagné, sa traductrice en français dit :
«La Joie traverse sa vie et son oeuvre paradoxalement parce que Goliarda est parfois dépressive, elle dit que pour être vraiment révolutionnaire, ce qu'il faut c'est justement être dans l'harmonie, être dans un certain équilibre, une sérénité qui est pour elle finalement aussi la Joie. Je pense qu'elle l'a atteint en réalité en terminant *L'Art de la Joie*. ».

Huitième enfant d'une figure du parti communiste amie de Gramsci, elle passe son enfance dans un quartier populaire de Sicile. Elle est déscolarisée par ses parents qui redoutent un embrigadement fasciste. Empailleuse, boxeuse, musicienne, elle lit tout Hugo et Dostoïevsky et joue la comédie dans la rue. A 16 ans, elle obtient une bourse à l'académie des Arts dramatiques de Rome, mais la guerre bouleverse tout et elle entre en résistance, rejoint les Brigades. À la libération, elle fonde des compagnies théâtrales avant-gardistes, et connaît un immense succès en interprétant Pirandello.

A 24 ans, elle rencontre le premier amour de sa vie, le réalisateur communiste Francesco Cito Maselli et, figure de la vie intellectuelle, elle travaille avec Visconti. Ébranlée par la révélation des crimes staliniens, elle abandonne théâtre et cinéma pour écrire. A 38 ans, c'est sa première tentative de suicide, internée, elle découvre la psychanalyse et écrit

dans la foulée ses premiers textes autobiographiques. Après sa deuxième tentative de suicide, elle rencontre *Angello Pellegrino*, avec qui elle va travailler le reste de sa vie. Elle écrit dans une discipline de vie militaire les milliers de pages de *L'Art de la Joie*, dont le manuscrit, subversif, brillant, est refusé par toutes les maisons d'édition. Même l'intervention en sa faveur du président de la république, vieil ami de sa mère, n'y fait rien. À 56 ans, en plein dénuement, minée par les années de plomb, elle est condamnée à la prison pour un vol de bijoux chez une amie. Elle devient la mascotte de la prison. Prisonnières politiques et de droit commun se battent pour qu'elle dorme dans leur cellule. Elle vit la prison comme une initiation et en tire son premier livre à succès: *L'université de Rebibbia*. À 70 ans, dans sa maison de *Gaeta*, elle tombe dans les escaliers et meurt dans l'anonymat. *L'Art de la Joie* est publié en Italie discrètement. Dix ans plus tard, c'est l'édition française qui provoque sa redécouverte et sa gloire en Italie et dans le monde.

Monique Wittig

Monique Wittig est une écrivaine et femme lesbienne révolutionnaire, qui a largement marqué les esprits féministes avec son concept du « contrat hétérosexuel ». Ce contrat défend l'idée que l'hétérosexualité est un système politique basé sur la répartition binaire des être humains en classes de sexes selon des critères biologiques. A ces deux sexes sont attribués deux genres (féminin/masculin) auxquels correspondent des caractéristiques spécifiques (aime le rose/aime le bleu), des rôles sociaux (s'occupe des enfants / gagne de l'argent) et une orientation sexuelle. En ce sens, les femmes lesbiennes sont considérées par la société comme « hors-la-loi », puisqu'en dehors de la structure hétérosexuelle. Elle insiste ainsi sur la nécessité de détruire ce contrat hétérosexuel à des fins d'égalité.

Monique Wittig naît en 1935 en Alsace dans une famille catholique et conservatrice d'origine modeste. Elle valide une licence de Lettres à la Sorbonne. Son premier roman, *L'Opoponax*, publié par les éditions de Minuit en 1964, attire l'attention des critiques lorsqu'il obtient le Prix Médicis. Elle se lance dans un doctorat qu'elle obtient en 1986, puis écrit une thèse sur le genre grammatical, et son articulation avec le genre social.

Dès le mouvement de mai 1968 - qui ne prend guère les femmes en considération - Monique Wittig pense le mouvement féministe à venir. Elle constate que les hommes ont davantage de pouvoir que les femmes dans la lutte de mai 68, et milite pour un mouvement féministe en non-mixité. C'est dans ce climat qu'elle termine *Les Guérillères*, son œuvre la plus influente, publiée en 1969. Puis, Monique Wittig devient pionnière du *Mouvement de Libération des Femmes* (MLF). Elle quitte Paris en 1976 pour les États-Unis.

La pensée de Monique Wittig irrigue encore les combats féministes actuels. La révolution, selon elle, passe aussi par les mots : il faut en ses termes « dérober au masculin l'universalité ». Le politique et le littéraire sont, chez Monique Wittig, intimement liés. Elle rejette un certain féminisme qui mythifie la femme et déclare, en 1978 : « les lesbiennes ne sont pas des femmes », la différence des sexes n'étant pour elle qu'une fiction politique dans un schéma hétérosexuel. Par ailleurs, alors que de nombreuses écrivaines de son temps revendiquent une « écriture féminine », Monique Wittig, tout comme Simone de Beauvoir, refuse ce qu'elle considère comme réducteur vis-à-vis de son œuvre. Elle célébrait les femmes lesbiennes, luttant contre l'intersection des dominations du sexisme et de la lesbophobie et est aussi mère du féminisme lesbien - « le lesbianisme ». Très influent dans les années 1970 et au début des années 1980, il s'agit d'une idéologie des lesbiennes politisées qui a offert aux femmes un nouveau langage politique pour penser la sexualité. L'argument principal est que la préoccupation hétérosexuelle des femmes pour les hommes maintient la domination des hommes dans nos sociétés. Les femmes ne devraient donc aimer que les femmes, et refuser de se soumettre au contrat social hétérosexuel.

Dans *Les Guérillères* (1969) elle dépeint des femmes guerrières renversant le système patriarcal. Son travail a largement inspiré l'émergence de la théorie queer. Le féminisme lesbien s'est cependant érodé à la fin des années 1980. Elle resta discrète concernant sa vie privée tout au long de sa vie. Elle meurt à l'âge de 67 ans d'une crise cardiaque en Arizona, où elle enseignait depuis de nombreuses années et repose au cimetière du Père Lachaise.



Bibliographies

📖 Livres:

Bergman Clara et Montgomery Nick, traduction par Juliette Rousseau, *Joie Militante, construire des luttes en prise avec leurs mondes*, Éditions du commun, 2021

Chollet Mona, *Beauté Fatale : Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, La découverte, 2015

Coffin Alice, *Le génie lesbien*, Grasset, 2020

Daudet Alphonse, *Le petit chose*, 1868

Defoe Daniel, *Robinson Crusoé*, 1719

De Thuillières Simon, *Codex*, CREE, 2021

Dostoïevski Fiodor, *Crime et Châtiment*, 1866

Ferrante Elena, *L'Amie Prodigeuse*, Folio, 2011

Golsenne Thomas et Maillet Clovis, *Un Moyen Âge émancipateur*, Même Pas L'Hiver, 2021

Hooks Belle, *Sororité: la solidarité politique entre les femmes*, 2014

Huston Nancy, *Passions d'Annie Leclerc*, Actes Sud, 2007

Ingalls Laura, *La Petite maison dans la prairie*, 1935

Kabir Shameem, *Daughters of Desire: Lesbian Representations in Film*, Bloomsbury, 2016

Kempf Damien, *Chasseur de monstres médiévaux*, Intervalles, 2021

Le Fèvre Jehan, *Le Livre de Léesce*, 1380

Lecoq Titou, *Les grandes oubliées : Pourquoi l'histoire a effacé les femmes*, L'Iconoclaste, 2021

Lindgren Astrid, illustrations par Ingrid Vang Nyman, *Fifi Brindacier*, Rabén and Sjögren, 1945

Maillet Clovis, *Les genres fluides*, ARKHÉ, 2020

May Alcott Louisa, *Les quatre filles du Dr. March*, Roberts Brothers, 1868

Monnot Catherine, *Petites filles, l'apprentissage de la féminité*, Autrement, 2013

Pfeiffer Alice, *Le goût du moche*, Flammarion, 2021

Raymond Janice, *A Passion for Friends: Toward a Philosophy of Female Affection*, 1999

Rich Adrienne, *La contrainte de l'hétérosexualité et l'existence lesbienne*, Mamamélis, 1980

Rowling J.K., *Saga Harry Potter*, Broché, 1998-2007

Sapienza Goliarda, *L'art de la Joie*, Le Tripode, 1998

Sontag Susan, *Notes on «camp»*, 1964

Stromquist Liv, *La rose la plus rouge s'épanouit*, Rackham, 2019

Tison Annette et Taylor Talus, *Barbapapas*, École des loisirs, 1970

Tolstoï Léon, *Anna Karénine*, 1878

Wittig Monique, *Le Voyage sans fin*, Gallimard, réédition 2022, *L'Opopanax*, Les éditions de minuit, 1964

🎵 Musiques :

Spears Britney, *Toxic*, Album *In the Zone*, 2003

Steele Jevetta, *Calling You*, Album *Bagdad Cafe*, 1988

🍷 Films :

Adlon Percy, *Bagdad cafe*, 1987

Armstrong Gillian, *Les quatre filles du Dr. March*, 1994

Babbit Jamie, *But I am a Cheerleader*, 2000

Gerwig Greta, *Les quatre filles du Dr. March*, 2020

Gilliam Terry et Jones Terry, *Monty Python : Sacré Graal!*, 1975

Higgins Colin, *Nine to Five*, 1980

Jackson Peter, *Le Seigneur des Anneaux*, 2001

Mc Nulty Callisto, *Delphine et Carole, insoumuses*, 2021

Poiré Jean-Marie, *Les Visiteurs*, 1993

Zemeckis Robert, *La mort vous va si bien*, 1992

🍷 Séries :

Astier Alexandre et Fort Christophe, *Kaamelott*, 2005-2009

Taylor Alan, Mylod Mark, Graves Alex, Podeswa Jeremy, *Game of Thrones*, 2011-2019

Kauffman Marta et Moris Howard, *Grace et Frankie*, 2015-2022

Landon Michael, *La Petite Maison dans la prairie*, National Broadcasting Company, 1974-1983

Hellbom Olle, *Fifi Brindacier*, 1969

Collins David, *Queer Eye*, 2018-2021

🍷 Comptes Instagram:

@merry_medieval_memes

@armurefemme

@lesbien.raisonnable

@hucheloup_trillard

🍷 Jeux:

Les Sims Médiéval, Electronic Arts, 2011

Black Stories, version médiévale, Kikigagne, 2012

🍷 Sites:

nonfiction.fr

radiofrance.fr

🍷 Podcasts:

Passion Médiéviste

Voyage au Gounistan

Podcast Camille

La Compagnie des oeuvres

La Poudre

Le coeur sur la table

Typographies :

Zarathustra de Lorène Ceccon

Almendra Display de Ana Sanfelippo

Abril Fatface de Veronika Burian



Tout est dans le Panache



Anna



Albin



Camille



Vinson



Tibi

